

SI DE GAULLE était au pouvoir

LE CHANTAGE DE CÉSAR

CA n'a pas trainé. Celui qui se croit déjà le dictateur parle en maître. Il donne insolemment à la représentation nationale l'ordre de disparaître. Naturellement, il s'agit avant tout d'une manœuvre d'intimidation.

Nous analysons, dans la page centrale de ce numéro, les différents éléments du plan De Gaulle. Sa dernière déclaration apporte là-dessus une confirmation décisive. Tout y est : la condamnation de la démocratie parlementaire au bénéfice de la doctrine fasciste de « l'appel au peuple », la volonté de balayer les institutions républicaines pour leur substituer « l'Etat fort, par sa structure, ses hommes et la confiance directe des citoyens », le mensonge grossier (« les partis ne présentent ensemble qu'une faible minorité nationale »), l'ultimatum : « L'Assemblée nationale actuelle doit être dissoute au plus tôt », et la menace : « Ceux qui s'y déroberaient... encourraient des responsabilités littéralement écrasantes ! »

Qu'en disent-ils, ceux qu'il a dupés — car ils sont nombreux —, ceux qui s'obstinaient, hier encore, à voir ou à faire voir en de Gaulle un démocrate (« Le plus grand des républicains », disait l'un, « Ce n'est pas un tyran », disait l'autre), qui, certes, trainait une fâcheuse queue vichysoise, mais qui saurait faire triompher la saine doctrine contre les « totalitaires » de l'extrême-gauche.

La IV^e République, il veut qu'elle se suicide, qu'elle s'effondre dans le déshonneur devant Sa Personne, comme le fit la III^e devant Laval et Pétain. L'analogie est frappante. « Le Monde » lui-même en est gêné et rappelle discrètement le général à la pudeur : « On a assez reproché à l'Assemblée de la République défunte d'avoir abdiqué pour exiger de celle-ci qu'elle apprécie et décide en se dégageant de toute pression ».

Il ne s'est que trop vrai que de Gaulle nous offre les perspectives d'une Révolution nationale revue et corrigée dans le sens d'un perfectionnement de l'Etat autoritaire, clérical, paterniste et policier, et les pétainistes qui, d'instinct, le suivent, ne s'y sont pas trompés. Le vieux traître, dans son île, doit en être tout regaillardé.

Enfin, un héritier !

Que signifie cette sommation à l'Assemblée d'avoir à se dissoudre à la majorité des deux tiers, lorsqu'on sait que communistes et apparentés composent près du tiers de la Chambre et, avec les socialistes, près de la moitié ?

Un bluff, un chantage, un moyen d'entretenir l'agitation et le trouble dans le pays, en attendant que sonne l'heure de l'assaut contre la démocratie.

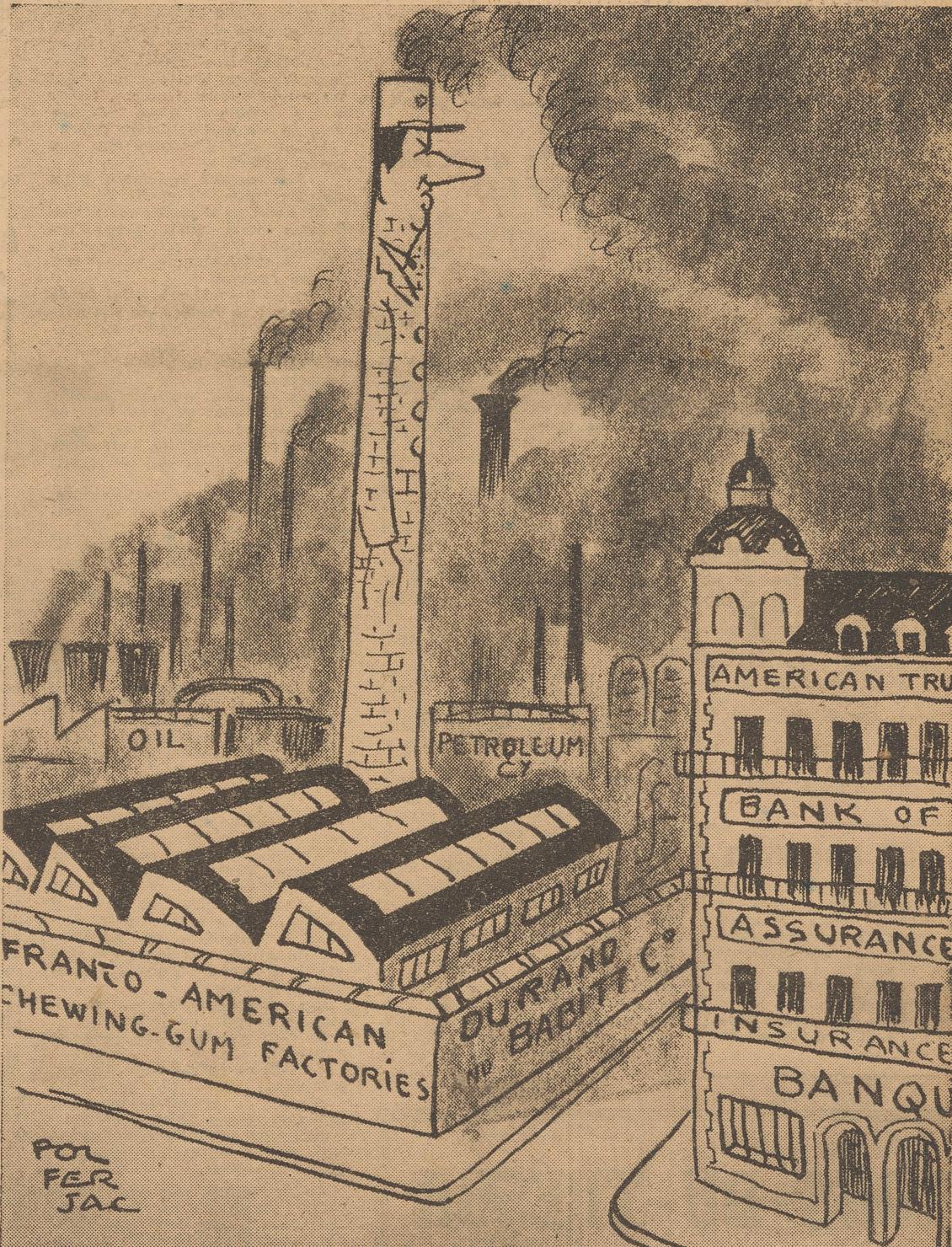
A de tels procédés TOUS les républicains devraient opposer le plus grand sang-froid et la plus grande cohésion. Le moment est venu, non pas de cette dérisoire « Troisième force », tactique qui a déjà conduit les socialistes à faire dans tant de municipalités le lit du gaullisme et conduirait infailliblement aux mêmes résultats sur le plan national, mais le moment du grand rassemblement de tous ceux qui repoussent le pouvoir personnel, c'est-à-dire de l'immense majorité du peuple français.

Arrêter et faire reculer « l'apprenti dictateur », au Parlement et dans le pays, par l'union et l'action des forces ouvrières et démocratiques, avec résolution, avec héroïsme s'il le faut, c'est, comme aux jours sombres de février 1934, l'objectif premier qui contient et conditionne tous les progrès à venir.

V. LEDUC

action

HEBDOMADAIRE DE L'INDEPENDANCE FRANÇAISE



LE SYMBOLE

Les hommes providentiels se suivent... par Pierre HERVÉ

CE QUI SE DIT • CE QUI SE FAIT • CE QUI SE TRAME • CE QUI SE DIT

Maquignons

M. Edouard Depreux a pris l'habitude des insucesses socialistes qui dégénèrent en présidences, ministères, emplois directoriaux, et tout et tout.

Il n'en était pas plus fier pour cela, en enregistrant les élections de maires S.F.I.O., un peu partout, à la faveur de collusions qui ne s'arrêtent même pas aux lisières du R.P.F.

Bien sûr, on appelle ça un redressement. Seulement, voilà, pourvu que ça dure...

En attendant, M. Guy Mollet a eu un mot féroce pour ces profiteurs de scrutins. Il les appelle les « otages ».

M. Francisque Gay, qui n'était pas l'ami des communistes, se réjouit doublément, dans son malheur, de ces élections insolites. Elles détachent certains élus de l'extrême-gauche ; elles jettent un certain discrédit sur le nouveau parti frère, puisque l'on en est à la fraternité Ramadier-Teitgen :

— Oui, on n'ose pas résister à l'attractif de la curée. Mais c'est nous que l'on appelle les corbeaux...

En fait, il y a eu du tapage dans beaucoup de sections socialistes, et les « mal-élus » n'en reviennent pas des démissions qui suivent leurs succès.

Ils espéraient peut-être des félicitations ?

Ramadier gache le plâtre

M. Paul Ramadier, autrefois, était un parlementaire effacé, discret, l'accordant pas très à cheval sur les principes et qui n'avait jamais rêvé, oh ! non, d'être un jour président du Conseil.

Mais, l'autorité, ça se prend, surtout, quand on a deux grands patrons pour vous remonter le moral, à longueur de journée, et MM. Vincent Auriol et Léon Blum ne s'en font pas faute :

— Paul, nous sommes les derniers remparts de la République et de la France, tiens bien le manche, dit le président de la République.

Cependant que M. Léon Blum téléphone :

— Le parti ne doit laisser la place à personne.

Alors, brouuu, on te convoque

A NOS ABONNÉS

La grève des employés de notre maison de routage se poursuivait, nous sommes dans l'obligation de suspendre les envois. Les abonnements seront prolongés de la durée de la grève. Toutefois tous nos abonnés désirant recevoir les numéros manquants peuvent nous les réclamer en écrivant à Action.

le conseil des ministres et l'on te demande à tous et à chacun une lettre de démission.

Mercredi dernier les ministres étaient en état d'alerte pieuse depuis deux jours. Défense d'aller passer un cinq à sept en ville sans laisser le numéro de téléphone et l'adresse de la personne.

Ils arrivent à l'Elysée :

— Sûrement qu'en va proclamer l'état de siège dit M. Tanguy Prigent faraud.

Mais M. Ro clore sinistre :

— Non on va lever le siège tout simplement.

C'est lui qui avait raison, et Rama, pour éviter les pleurs, ne donna pas même aux partants la liste de leurs successeurs.

— Je vous recevrai ce soir, l'un après l'autre.



Dépêchez-vous ! le général vous attend...

Au comité directeur S.F.I.O.

Depuis son voyage à Colombe, de nuit, M. Ramadier est pour la manière forte.

— A 7 heures, ce soir, tout sera terminé. Nous irons chez Vincent à 23 heures. C'était compter sans M. Georges Bidault qui, au dernier moment, fit une crise de cafard :

— Vous pouvez les mettre devant le fait accompli. Nous, c'est différent. Vous ne voulez tout de même pas que nos amis nous lâchent, en masse, au moment du vote ? Un plâtre pour huit jours, c'est un peu trop provisoire.

Du coup, plus moyen d'éviter d'aller au comité directeur S.F.I.O., qui tenait le soir sa séance hebdomadaire.

Rama fit un tableau au noir-burome :

— Si nous partons, c'est la faillite, la catastrophe, la grève générale, et de Gaulle dans les huit jours à l'Elysée. Léon Blum et Vincent m'ordonnent de rester.

Accord facile sur le principe. On laissa glisser M. Marius Mouret, sans une larme. Les planistes firent des réserves sur le désavantage que constituait le départ de M. André Philip, mais la vraie bagarre, c'est autour de M. Tanguy Prigent qu'elle fut livrée :

— Non, non, et non, supplia Rama. Il a tout de même trop mal réussi.

En compensation, il accepta de garder M. Naegelen, à cause de la laïcité, et M. Edouard Depreux, encore que sa gestion fut contestée, parce qu'il est de la droite du parti.

Le printemps, une petite opération monétaire assez impopulaire aurait sans doute été réalisée... ou évitée. Il y aurait la perspective plus proche de la fameuse aide américaine.

J'en connais, comme ça, qui, pour l'avoir voulu attendre, ont raté le coche, murmura M. Louis Vallon, directeur de la Monnaie, ex-militant S.F.I.O., qui est le ringo de la bande, et trouve parfois, devant un comptoir le vin de la vérité.

Quelques gaullistes d'autrefois, ont fait de timides représentations au général sur certaines recrues un peu lourdes à entraîner.

Mais c'est toute la collabora-

— D'ailleurs, promit Rama, il y aura des repêchages. Ce sera plus facile maintenant que nous n'avons plus de « gaullistes » au gouvernement.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Fleurs, colères et cris au M.R.P.

M. Georges Bidault n'a point fait admettre sans peine la participation M.R.P. au troisième cabinet Ramadier.

Il eut à subir un violent assaut de M. Jean-Paul Palewski, bouffi, gonflé et sonore, qui réclame le ralliement en masse, et sur-le-champ, au pavillon du général.

M. Michelet était aussi catégorique :

— Moi, j'y vais, et en fanfare. Vous m'excluez, si vous posez.

Mais l'iné des jumeaux Coste-Floret était dans une rage noire :

— Naturellement, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, et toujours les mêmes qui piétinent les cadavres.

M. Pierre-Henri Teitgen vit-il une allusion personnelle ?

— Je suis las, je suis ulcéré, je reste quand même. Le M.R.P. avait eu tort de solliciter des ministères de prestige, et de laisser ses adversaires s'installer dans les véritables bastions que sont les ministères économiques. Grâce à ma présence, nous contrôlerons la vie matérielle du pays.

Lainé des jumeaux eut une moue crispée :

— On connaît le refrain, mais qu'est-ce que cela cache ?

S'il avait su le malheureux, que Tristan, déjà, avait négocié sa mutation, et qu'il allait s'asseoir, rue Saint-Dominique, dans son propre fauteuil !

Comme il avait pris celui de de Menthon à la Justice, de Francisque Gay à la présidence du Conseil, comme il avait guigné, contre Bidault, la présidence du gouvernement.

Mais ce n'est qu'après minuit que la mutation eut lieu, avec le plein accord de M. Jules Moch, que les responsabilités n'effraient pas, oh non ! et qui déclarait, tout tranquille :

— Avec tous mes portefeuilles, je suis le vrai président du Conseil.

Maintenant, si quelque jour M. Teitgen le fils tombe à l'eau, mieux vaut qu'il ne compte pas trop sur les Coste-Floret twins pour aller le repêcher.

Pas pressé

MM. Jacques Souselle, Rémy et Beaumel avaient convoqué le général de Gaulle pour mercredi, à Paris :

— Votre présence est absolument indispensable, mon général. Il faut battre le fer. Il faut faire une proclamation au pays. Il faut mobiliser l'enthousiasme.

Accueil glacé. Le général avait les pieds nickelés. En outre, il souffrait d'une entorse à la cheville, la deuxième en quelques semaines. Et quelques ennuis avec son foie, ainsi que des troubles glandulaires.

Des conduites intérieures prirent le chemin de Colombe.

De Gaulle daigna expliquer ses raisons :

— Rien ne presse. Mon plan de campagne fixe au printemps prochain la prise du pouvoir. Laissons passer l'hiver terrible.

On veut bien re-remettre le train sur les rails, mais pas avant un déraillement.

Le printemps, une petite opération monétaire assez impopulaire aurait sans doute été réalisée... ou évitée. Il y aurait la perspective plus proche de la fameuse aide américaine.

J'en connais, comme ça, qui, pour l'avoir voulu attendre, ont raté le coche, murmura M. Louis Vallon, directeur de la Monnaie, ex-militant S.F.I.O., qui est le ringo de la bande, et trouve parfois, devant un comptoir le vin de la vérité.

Quelques gaullistes d'autrefois, ont fait de timides représentations au général sur certaines recrues un peu lourdes à entraîner.

Mais c'est toute la collabora-



Eh là ! faut pas chercher à m'endormir !

Le style nazi

Un journal qui a repris du lest soudain, depuis le 19 octobre, c'est L'Époque. On peut même dire qu'il ne sent plus. On y daube en première page sur les « métèques », mot charmant et qu'on croyait enterré avec L'Action Française. Si l'on n'y écrit pas encore « Mort aux Juifs ! » c'est uniquement par souci des contingences et pour ne pas brûler les étapes.

Quand on sait que L'Époque est le plus ardent supporter du général, on tire facilement les conclusions. Il suffit en outre d'avoir vu les troupes du R.P.F. saluer le bras levé pour échapper la ressemblance.

M. Georges Sénechal dont le nom figurait sur la liste des collaborateurs de Marcel Déat en Seine-et-Marne, nous fait savoir qu'il ne se trouvait sur cette liste que parce que le nommé Chagot, chef du R.N.P. à Eaubly l'y avait inscrit d'office pour avoir reçu de lui la somme de dix francs pour les prisonniers.

M. Georges Sénechal a d'ailleurs été acquitté par la chambre criminelle de Melun en octobre 1945.

CHEZ LES ETUDIANTS

Etudiants amis d'action venez tous à la permanence du journal ouverte tous les jours, de 14 heures à 18 heures, à la M.U.F. (place de la Sorbonne). Participez à la distribution de spécimens qui aura lieu du 3 au 10 novembre.

En vendant « action » à vos amis dans les facultés et sur les boulevards, vous défendez votre journal et vous faites rayonner vos idées avec le maximum d'efficacité.

COMITE DE DIRECTION :
KRIESEL-VALRIMONT
Directeur politique
V. LEDUC Directeur.
P. COURTADE, P. HERVE JOINVILLE, M. FOUCHE

REDACTION ET ADMINISTRATION
3, rue des Pyramides
Tél. OPERA 86-21
L'administrateur
M. CUVILLON

Les tarifs d'abonnement sont fixés comme suit :
Un an : 440 fr. ; 6 mois : 250 fr.
3 mois : 130 fr.

CONDITIONS SPECIALES
POUR L'ETRANGER
Compte chèq. post. : PARIS 4195-47

Le directeur reçoit tous les mercredis de 15 à 18 heures.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre la dernière bande et la somme de 10 francs.

Le directeur général, président du Conseil d'administration
M. KRIESEL-VALRIMONT

SOCIETE NATIONALE DES ENTREPRISES DE PRESSE

Imprimerie Louvre
37, rue du Louvre,
PARIS (2^e)

AUTORISATION : 1257 bis.

BONS DU TRÉSOR

1 an . . . 2,50 %

2 ans . . . 3 %

BONS DE LA RECONSTRUCTION

3 ans . . . 3,25 %

Quelques gaullistes d'autrefois, ont fait de timides représentations au général sur certaines recrues un peu lourdes à entraîner.
Mais c'est toute la collabora-

— D'ailleurs, promit Rama, il y aura des repêchages. Ce sera plus facile maintenant que nous n'avons plus de « gaullistes » au gouvernement.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est donné ouvertement à l'intergruppe gaulliste de l'Assemblée, comme l'un des adhérents clandestins de la première heure.

Et de baisser des yeux pudiques, sans répondre, quand, de plusieurs côtés, partit un nom :

— Lacoste, alors...

M. Robert Lacoste, en effet, est

TROIS années se sont écoulées depuis le jour où Pétain prenait le chemin de l'Allemagne dans les fourgons de l'armée hitlérienne en déroute. L'édi-fice vichyssois s'écroulait. La France respirait enfin.

Et voici que le pétainisme s'incarne déjà en un nouveau sauveur ! Les hommes providentiels se suivent et se ressemblent. Fort de quelques succès électoraux, fort surtout des trahisons des dirigeants socialistes et de nos actuels gouvernements, fort aussi des incertitudes du camp républicain, l'aspirant-dictateur de Gaulle adresse un ultimatum à la représentation nationale.



Combien de fois les augures socialistes n'ont-ils pas proclamé que le danger réactionnaire étant un piège à socialistes tendu par les communistes, un mythe, une histoire à dormir debout, l'union n'était pas indispensable !

Aujourd'hui, semble-t-il, le danger

LES HOMMES PROVIDENTIELS SE SUIVENT...

est évident. Néanmoins les leaders socialistes persévèrent diaboliquement dans leur attitude.

Léon Blum s'ingéniait dans *Le Populaire* de dimanche, à mettre sur le même plan le danger gaulliste et un présumé danger communiste.

Il écrivait gravement :

Il n'existe pas de majorité communiste, ni dans le pays, ni dans le Parlement.

Il n'existe pas de majorité gaulliste,

ni dans le Parlement, ni dans le pays.

Continuons le jeu. Ne pourrait-on pas écrire avec apparemment plus de raison :

Il n'existe pas de majorité S.F.I.O. ni dans le pays, ni dans le Parlement.

Il n'existe pas de majorité M.R.P., ni dans le Parlement, ni dans le pays.

Et après ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Léon Blum affecte de chercher sa majorité dans la masse de citoyens qui n'acceptent pas que la France soit communisée et qui ne tolèrent pas qu'elle soit gaullisée. Le caractère doublément négatif de cette formule en dénonce la faiblesse.

Léon Blum sait bien qu'il n'est point question aujourd'hui pour qui que ce soit de « communiser » la France. Mais il préfère ne pas évoquer la défense de la Constitution, la sauvegarde des conquêtes sociales ou le relèvement économique. Il préfère ne pas faire mention des problèmes concrets d'une politique démocratique. Pourquoi ? Parce que sa position apparaîtrait indéfendable à quiconque joint quelque jugeote à un minimum de convictions républicaines.



A partir de la semaine prochaine vous trouverez dans ***action***

Un roman inédit de **James CAIN**, le célèbre auteur de « Le Facteur sonne toujours deux fois » et « Sérénade »

Carrière en do majeur



TROIS GRANDES ENQUETES :

**Roger VAILLAND
LA FEMME EST-ELLE ETERNELLE ?**

**Henri CLAUDE
MARSHALL EST-IL NOTRE SAUVEUR ?**

LES SECRETS DES ÉTATS-MAJORS



**J.-F. ROLLAND
AVENTURES EN ASIE**

Une page de l'action laïque et de l'enseignement



La grande tribune politique d'*action*

avec Albert BAYET, Julien BENDA, Emile BURE, Emmanuel d'ASTIER, Pierre COURTADE, Fernand FONTENAY, Jean GUIGNEBERT, Jean-Maurice HERMANN, Pierre HERVÉ, Maurice KRIEGEL-VALRIMONT, V. LEDUC, Louis-Martin CHAUFFIER, Andrée MARTY-CAPGRAS, VERCORS, André WURMSER, etc...



UNE PAGE SATIRIQUE DANS UNE FORMULE NOUVELLE

avec Roger BOUSSINOT, Jean-Paul LACROIX, TIMMORY SORO et les meilleurs dessinateurs humoristes

**Plus que jamais, lisez et faites lire
*action***

LE GRAND HEBDOMADAIRE DU COMBAT LAÏQUE, DE L'UNION RÉPUBLICAINE ET ANTIFASCISTE

écrire confortablement des ouvrages contre le communisme !

Déjà, l'espoir grandit dans le cœur des miliciens et des Waffen-SS emprisonnés. Grâce à l'ammnistie qui leur sera accordée pour célébrer le joyeux avènement du nouveau Père des Français, ils pourront mettre leurs talents si particuliers au service de la cause de l'Ordre moral.

Que resterait-il de la République, une fois que le parti communiste aurait été interdit, les syndicats épurés

par
Pierre HERVÉ

et mis au pas, toutes les associations suspectes de communisme dissoutes ? Que resterait-il de la République, quand la chasse aux rouges serait ouverte ? La délation deviendrait vertu. Certes les camps de concentration et les prisons se rempliraient de communistes, mais des démocrates de toutes opinions les y rejoindraient sans tarder. Qu'on se rappelle comment sous Pétain l'on nous baptisait aisément communiste !

Qui peut ignorer que de Gaulle représente la menace grandissante de la guerre civile et de l'intervention brutale de l'étranger ?

L'histoire récente de la Grèce nous donne à ce point de vue un sérieux avertissement.



On ne sauvera pas la démocratie sans le concours décisif de la classe ouvrière, dont le parti communiste est le parti le plus représentatif, et encore moins contre elle.

On ne sauvera pas la démocratie par de misérables tentatives de division de la C.G.T., ni par les astuces politiciennes sans grandeur et sans honnêteté qui ont permis ici et là aux socialistes de conquérir des maires communistes grâce aux voix de la réaction coalisée.

Les fariboles que les dirigeants socialistes présentent sous les appellations « troisième force » et « lutte sur deux fronts », n'ont pour but que d'empêcher l'union indispensable du monde du travail et celle non moins nécessaire de tous ceux qui veulent faire obstacle à l'aventure plébiscitaire.

Contre de Gaulle et son rassemblement de tous les adversaires de la démocratie, il n'y a qu'un moyen de défense : l'union qui stimule les énergies.

De Gaulle va poursuivre ses manœuvres d'intimidation et multiplier ses chantages. Il veut qu'on fasse appel à lui comme à un sauveur. Il compte s'imposer à une opinion républicaine divisée, à un Parlement impuissant, à de hautes autorités complaisantes. Dissolution, plébiscite, révision sont les différentes opérations qui doivent lui donner, si possible légalement, un pouvoir dont il entend se servir ensuite à sa guise. Pour faire barrage à son offensive et annuler l'effet de ses chantages, il n'y a qu'une méthode, celle qui a réussi en d'autres temps aux républicains qui avaient pour devise : Pas d'ennemis à gauche !

DES FAITS...

Chili

Le charbon jaune

Le gouvernement des U.S.A. a détourné vers le Chili de grosses quantités de charbon américain destiné à l'Europe, afin de permettre au gouvernement chilien de résister à la grève qui font 18.000 mineurs pour obtenir une augmentation de leurs salaires.

Etats-Unis

La route du crématoire n'a pas été fermée

L'ancien secrétaire au Trésor américain, M. Henry Morgenthau, a accusé le Département d'Etat d'avoir fait preuve pendant la guerre d'une inertie systématique en ce qui concerne le règlement du problème des réfugiés juifs.

M. Morgenthau a notamment souligné :

« A la suite des retards qui se sont manifestés dans ce domaine, un juif européen seulement sur sept a pu être sauvé. Ce n'est qu'à la suite d'une intervention directe du président Roosevelt, que le Département d'Etat se vit retirer cette affaire. Par la suite, le comité des réfugiés de guerre devait s'en charger et réussir à sauver la vie de milliers de juifs allemands. »

L'ancien secrétaire au Trésor a révélé par ailleurs que, au mois d'août 1942, le Département d'Etat avait eu connaissance des plans nazis établis en vue de l'extermination de tous les juifs européens. Il a souligné dans sa conclusion que près de 18 mois après que les intentions nazies avaient été connues, le Département d'Etat n'avait pratiquement rien fait pour éviter un tel massacre.

Acte d'accusation

« L'Association nationale pour le progrès des gens de couleur » a soumis un mémorandum au secrétariat de l'O.N.U., accusant les Etats-Unis d'une politique de discrimination raciale.

Dans un document de 155 pages, cette société américaine communique des chiffres concernant les actes de lynchage et les crédits alloués pour l'éducation des noirs et des blancs dans les Etats du sud.

« Les effets du système des castes raciales en Amérique, y lit-on, a été déastreux : pauvreté, ignorance, maladie et crime ont été imposés à la communauté noire des Etats-Unis ». Il existe, selon les auteurs, une scandaleuse contradiction entre l'idéalisme doctrinal de la Constitution et la réalité de la protection constitutionnelle. Aucune phase de la vie américaine ne donne une image plus convaincante de cette contradiction, ajoutent les auteurs, que la question noire.

Un aliment solide

John Taber, président républicain de la Commission des crédits de la Chambre des représentants, a contesté qu'il y ait, en Europe trace de famine, déclarant que durant son séjour de cinq semaines sur le vieux continent, il n'avait pas été témoin de cas de sous-alimentation.

M. Everett Dirksen, représentant de l'Illinois, lui aussi républicain, a rétorqué que s'il n'a pas constaté de cas d'odème alimentaire, il a cependant été témoin d'exemples de sous-alimentation et de mauvaise alimentation.

Cependant, les deux personnalités ont été d'accord pour qu'une aide soit apportée aux pays victimes de la guerre, et ce, avec de l'argent, des produits alimentaires et « si besoin est, des soldats ».

Grande-Bretagne

Les ballets protestent

Le « Conseil britannique » en Pologne et le gouvernement polonais ont protesté chacun de leur côté contre les allégations mensongères transmises à l'hebdomadaire de lord Kemsley, le « Sunday Times », par son correspondant, au sujet des représentations données en Pologne par la compagnie anglaise de ballets de Sadler's Wells. Le journal de lord Kemsley avait prétendu que ces représentations avaient eu lieu « en dépit de l'obstruction des autorités polonaises, due à leur attitude provocatrice ».

Mr. Bidwell, chef du Conseil britannique en Pologne, a qualifié ces procédés de « répugnantes », ajoutant qu'ils avaient uniquement pour but de semer la méfiance et l'hostilité entre les deux pays. La directrice de la compagnie de ballets, miss Ninette de Valois, ainsi que huit de ses principaux danseurs ont également envoyé aux journaux en question une lettre de protestation indigne.

Conversation dans un train anglais

TROP DE SOLDATS ! TROP DE CIGARETTES ! ET PAS ASSEZ D'OUVRIERS !

A onze heures, dans une rue qui mène à Buckingham Road, près du palais de George VI, j'ai reconnu de loin, tout à coup, une petite musique familière : fifres, cornemuses et tambours. La garde montante se rend au palais pour y relever les sentinelles, et donner une aubade au roi. Je me précipite, croyant voir, comme autrefois, les curieux paraître aux fenêtres, la foule se masser au bord du trottoir ou bien emboîter le pas aux plus beaux soldats du monde — des jouets mécaniques rangés impeccables, couverts de dorures, de buffetteries, d'immenses bonnets à poil; ou bien des Eocassas hauts comme des arbres, faisant onduler leurs jupons plissés au-dessus de leurs genoux nus ; et le tambour-major énorme, dans sa tunique écarlate, jetant au ciel sa canne presque aussi grande que lui. Mais ce matin je n'ai rien vu de tout cela : rien qu'un défilé correct de soldats, en tenue de campagne, derrière leur musique khaki, de ces jeunes recrues en battle-dress dont les Anglais vous disent : « Nous en avons beaucoup trop. Et nous manquons d'ouvriers pour le bâtiment, les textiles, le charbonnage. »

Il est vrai qu'ils sont partout, ces jeunes soldats. Surtout dans les trains. C'est une armée perpétuellement en mouvement. Des permissionnaires, sans doute. Et aussi les unités qui partent au loin, qui reviennent d'Allemagne, de Grèce... Toute cette jeunesse n'a pas l'air très joyeuse.

— Voyons, qu'est-ce qui ne va pas ?

Ceci se passe dans le train. Autrefois, en Angleterre, on n'aurait jamais adressé la parole à des compagnons de voyage. La guerre a changé tout cela : et le militaire aime bien qu'on s'intéresse à lui.

Ce n'est pas la faute du conscrit

— Ce qui ne va pas ? Mais rien ne va : Bel équipement, pourtant. Uniformes flamboyants neufs. Teints frais, visages jeunes : de grands enfants, mais bien nourris et bien soignés ! De quoi se plaignent-ils ?

— Ce sont les autres qui se plaignent de nous. Le Gouvernement d'abord. Il paraît que nous coûtons trop cher : nos soldes, notre entretien, même nos dépenses personnelles ! En Allemagne surtout. Est-ce notre faute ? C'est la commission de contrôle allié, à Berlin, qui a fixé le taux dérisoire de notre change : 40 marks pour une livre sterling ! Quand le paquet de cigarettes nous est payé la valeur de quatre livres sterling ! Bien entendu, il y a des mercantis partout et même parmi les nôtres : comment y résisteraient-ils ?

Maintenant, mis en confiance, mes compagnons l'un après l'autre, se mêlent à la conversation.

— Pour nous non plus, reprennent un autre, ce n'est pas tout simple. Nous savons ce qu'ont fait les Allemands, on nous l'a dit, et nous avons vu le Blitz, puisque nous étions trop jeunes à ce moment-là pour partir ; mais qu'est-ce qu'on veut de nous ? On a interdit d'abord la fraternisation. A la longue, c'est difficile, avec des gens qui veulent se jeter dans vos bras : nous savons bien pourquoi c'est entendu, mais au même moment, notre Gouvernement reçoit, avec toutes sortes de cérémonies, le « bon Allemand » Schumacher. A ce compte-là, nous en connaissons d'aussi bons... ou de

pas plus mauvais. On nous reproche de distribuer nos provisions, nos paquets de cigarettes : en même temps, on commence à nous parler du malheur des Allemands qui, à l'occasion, ne manquent pas de s'attaquer aux nôtres...

En tout cas, dit Painé, si nous coûtons trop cher, pourquoi ne libérez-nous actuellement que 400.000 hommes ? Avant la guerre, l'armée anglaise tout entière en comprenait à peine plus. En ce moment, on en garde sous les drapeaux un million et demi environ : et cela représente dix pour cent de la main-d'œuvre masculine de toute la Grande-Bretagne, pendant que les chantiers, les filatures, les tissages, les mines, réclament des ouvriers — au bas mot plus d'un demi-million. On nous garde à rien faire, à coûter cher, nous n'apprenons pas de métier et les industries ne reprennent pas, faute de bras.

Mon voisin ajoute encore, hochant la tête :

Quelqu'un, dans un journal, a même eu l'idée de nous proposer de choisir entre le « métier » de soldat et celui de mineur. A qui croyait-on faire injure ? Est-ce que nous n'avons pas le droit d'apprendre à servir notre pays — nous savons maintenant que ce n'est pas seulement un devoir, mais encore une nécessité — et le droit aussi de choisir un métier qui nous convienne, ce qui est encore une façon de servir ? Qu'on nous renvoie chez nous, et nous pourrons dire, à notre tour, ce que nous pensons aux journalistes qui parlent à longueur d'articles de l'immoralité de l'armée !

— Ce qui n'arrange pas nos affaires avec nos fiancées, conclut le plus jeune, avant de se renfermer dans un mutisme goguenard.

L'immoralité de l'armée ! Je me souviens, en effet, d'avoir assisté à la Chambre des Communes à un débat assez passionné à ce sujet, au mois de juillet dernier, à l'occasion de la discussion du budget. Des « fuites » avaient été découvertes dans le budget des Britanniques en Allemagne : évaluées par les uns à 20 millions de livres sterling, par les autres, à près de soixante millions. Partis comment ? En fumée !

Plus de cigarettes que de lait

Oui, en fumée. Fumée de Navy Cut, de Players, de Craven ou de Three Castles. Destinées à maintenir le moral des troupes, les blondes cigarettes anglaises sont devenues, ô ironie, la monnaie même de l'immoralité. Les fils de tant de vertueuses familles britanniques ont découvert qu'en Allemagne, tout, et surtout les joies dont on fut le plus sevré en terre anglaise, s'achète avec cette monnaie-là. Mais le contribuable apprenait, de son côté que, tandis que les

importations de denrées indispensables — bacon, beurre, lait condensé — ont été rigoureusement réduites, l'Angleterre, en 1946, achète 25 % de plus de tabac qu'en 1939. Et à quel prix ! La cigarette de gretchen coûte cher au public anglais.

Le ministre de la guerre britannique, M. Bellenger, n'a pas nié les faits, mais il a ajouté d'un ton sans réplique, que « s'il s'agissait d'une manœuvre ayant pour but de l'empêcher d'envoyer les jeunes recrues en Allemagne, elle était inopportun : car nos engagements sont de telles natures que nous sommes forcés de les y envoyer ».

Notre train a ralenti en rentrant en gare, à Birmingham. Les crieurs offraient les journaux du soir. Bien sûr chacun de nous s'absorbait dans la lecture.

— Est-ce la paix, oui ou non ? répétait le petit parachutiste à l'âme simple, qui ne comprenait pas pourquoi c'était lui et ses pareils qu'on taxait d'immoralité.

MARIE LEBAS.

LES ÉTATS ARABES PEUVENT-ILS

SOUTENIR UNE GUERRE ?

A menace d'une guerre conduite par les Arabes pour empêcher l'installation d'un Etat juif en Palestine est un facteur plus sérieux qu'il ne pouvait être il y a quelques années. Mais doit-on le prendre tout à fait au sérieux ?

Azzam Pacha prétend qu'il peut mettre en ligne 130.000 hommes. Mais la vérité est que si les sept Etats arabes sont même capables de rassembler un tel nombre d'hommes, ils ne feront pas une armée au sens moderne du mot...

Chaque aspirant au commandement suprême désire, avant tout, sa propre nomination. Qui sont ces aspirants ? Il y a d'abord le roi Farouk d'Egypte qui n'est pas plus Arabe que moi-même, mais qui, étant le chef du pays le plus important de langue arabe, prétend au rôle du calife. Vient ensuite Ibn Séoud, roi de l'Arabie séoudite. Il est le souverain du pays arabe le plus étendu, mais ce pays n'est guère que roches et sables. Il est courageux, cruel et rusé. Il y a, enfin, le roi Abdülkah de Transjordanie qui prétend à la conduite du monde arabe sous son sceptre en incorporant à son Etat, la Syrie, le Liban, la Palestine et la Transjordanie.

[REYNOLD'S NEWS]

Une histoire de dénazification

P LUSIEURS auditeurs allemands ayant protesté contre la présence à Radio Hambourg de nationalistes socialistes notoires, M. Green, commissaire britannique de la radio pour la région de l'Allemagne du nord-ouest, déclara qu'il allait épurer les services et que si on trouvait ensuite un seul nazi à Radio-Hambourg, « il mange-

rait son chapeau » (traduction textuelle de l'expression anglaise). C'est ainsi que furent successivement liquidés le secrétaire général de Radio-Hambourg, M. Kralipfeffer, le directeur littéraire Dr. Gehrt, le commentateur politique Hans Zielinski et le chef du service des reportages, M. Landrock. Des lampistes, comme on le voit. Peu après, un nouveau scandale ayant éclaté, MM. Bodenstaedt et Scholfield, directeurs respectivement des émissions pour la jeunesse et pour la campagne, furent épurés. Ils appartenaient à la N. S. D. A. P. depuis 1934 et avaient falsifié leur questionnaire de dénazification.

M. Green manifesta un vif regret de devoir se séparer d'aussi bons techniciens à cause de leurs opinions politiques ; cependant, et comme il ne recule devant rien pour dénazifier à fond, il se résigna à congédier également M. Andreas Gunther, di-

IL Y A vraiment DES FAUTEURS DE GUERRE PARMI NOUS

Si nous sommes objectifs, il nous faut admettre qu'il y a, en fait, parmi nous des gens qui sont véritablement des fauteurs de guerre et qu'un beaucoup plus grand nombre d'entre nous se laissent aller à les écouter volontiers. Un grand nombre d'entre nous ont des amis et des connaissances qui déclarent, dans des conversations privées et quelquefois dans des conversations qui ne sont pas aussi privées, que

nient compte également, ils ne veulent pas la guerre avec la Russie. S'ils prennent le temps de réfléchir, ils ne s'attendent même pas à une guerre avec la Russie.

En fait, la question revient à ceci : notre peuple est profondément conscient des différends entre la Russie et nous, il ne voit pas comment ces différends peuvent être réglés. Il y a des gens parmi nous qui, au lieu de prendre la peine de réfléchir aux solutions possibles, préfèrent la solution facile mais tragique qui consiste à dire que les différends sont inconciliables et doivent nécessairement entraîner la guerre.

Cela est mauvais. Non seulement cela fournit aux porte-parole du gouvernement russe et à leurs partisans parmi nous une base, si vague soit-elle, pour des accusations du genre de celle que M. Vychinski a faite devant l'Assemblée générale et pour des absurdités du genre de celles que M. Wallace et le Daily Worker écrivent constamment, mais cela produit aussi son effet sur des gens faibles, mais autrement bien intentionnés, qui reculeront d'horreur devant l'idée qu'ils font le jeu des Russes.

la guerre avec la Russie est inévitable. Il y a des hommes qui disent même que, puisque la guerre est inévitable, autant vaudrait la faire tout de suite. Aucun de ces fauteurs de guerre privés, ou du moins un très petit nombre d'entre eux, ne croit réellement ce qu'il dit. Ils se laissent plutôt aller au vieux défaut de notre peuple qui est d'exagérer. Ils comptent que leurs auditeurs tiennent compte de cette exagération. Au fond d'eux-mêmes, ils en tiennent

GAZETTE DE LA BALTIQUE

Dziennik Balticki

recteur des auditions d'actualité et M. Gertberg, son collaborateur direct, quand il fut établi qu'ils n'étaient autres que M. Andréas Sossidi et M. Plassberg, respectivement chef de section à Radio-Stuttgart et directeur du journal nazi Hamburger Tageblatt, du temps d'Hitler.

Cependant Radio-Hambourg commence à manquer de personnel compétent, et M. Green, déterminé à rééduquer le peuple allemand vient de créer un service spécial de cours pour former des techniciens de la radio. Il a choisi pour diriger ces cours... M. Gehrt, ex-directeur littéraire de Radio Hambourg, congédié dans les premiers, « à cause de ses opinions politiques ». M. Green peut manger son chapeau.

LES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

LA Conférence de Moscou, en avril dernier, s'était terminée sur un échec : l'accord n'avait pu se faire sur la question allemande. C'est en novembre prochain, à Londres, que le problème sera repris. S'il ne devait pas trouver de solution, ce serait l'Allemagne coupée en deux, et inévitablement la division de l'Europe et du monde en deux blocs.

La Conférence de Moscou avait marqué, à plus d'un égard, un tournant décisif dans les relations internationales. Au moment même où elle s'ouvrirait, le président Truman lançait, dans un discours explosif, son offensive diplomatique contre la Russie. A tous ceux qui acceptaient de se ranger dans le camp américain, il promettait l'appui de la puissance financière, économique et militaire des États-Unis. Ce discours, par sa violence, donna le ton à la délégation américaine à Moscou. Elle sembla moins soucieuse d'arriver à un accord que de consacrer une rupture. En particulier, le général Marshall refusa brutalement de discuter les demandes russes en matière de réparations.

De son côté, la délégation française abandonna sa position officielle de neutralité. En dehors des Russes, elle négocia dans les coulisses un accord avec les Anglo-Saxons. En contrepartie de son intégration au bloc antisoviétique, elle obtint de Londres et de Washington le rattachement économique de la Sarre et une promesse de livraisons plus importantes de charbon allemand.

Depuis le mois d'avril, la pression américaine s'est accentuée et élargie dans le monde entier : intervention directe comme en Grèce ou en Chine; appui militaire et contrôle politique, comme en Turquie ou en Iran; intrigues des services secrets en contact avec l'opposition dans les démocraties nouvelles; secours économiques utilisés comme moyen de pression politique en Europe occidentale. En même temps, la position des Etats-Unis à l'égard de l'U.R.S.S. se durcissait. Là où, comme en Iran dans la question des concessions pétrolières, il y avait place encore pour des solutions de compromis, le département d'Etat poussait à la rupture. L'offensive contre le droit de veto, à la dernière session de l'O.N.U., et les efforts pour modifier la charte des Nations Unies, relevaient du même esprit d'intransigeance.

DE MOSCOU A LONDRES

Mais le problème essentiel aux yeux des Américains reste bien entendu celui de l'organisation de l'Europe. Le plan Marshall visait un triple objectif. D'abord, renforcer la dépendance économique et politique de l'Europe occidentale par rapport aux Etats-Unis. Ensuite, cimenter l'union des diverses nations de l'Europe de l'Ouest en un bloc cohérent face à l'Union soviétique. Enfin, reconstruire la puissance industrielle de l'Allemagne de l'Ouest pour l'intégrer à ce bloc.

Sur ce troisième point, les Américains ont pris, après la Conférence de Moscou, des décisions d'une importance essentielle sans tenir compte le moins du monde de la future conférence de Londres. Ils ont pratiqué en Allemagne la politique du fait accompli, et se sont comportés comme si la rupture était inévitable, comme si même elle était déjà passée dans les faits. C'est ainsi qu'après la fusion des zones britannique et américaine, le niveau de la production de l'acier dans la Ruhr a été relevé d'une façon considérable par une décision unilatérale.

La France est, bien entendu, la première menacée par cette politique allemande, mais elle s'est elle-même liée les mains, à Moscou, en s'intégrant dans le bloc américain. Il ne fait déjà plus de doute pour personne qu'elle a accepté la fusion de la zone française avec la zone anglo-américaine. Elle ne peut plus espérer que des pourboires de second ordre. Le coke de la Ruhr, condition essentielle de son relèvement économique, a déjà été sacrifié sur l'autel du rassemblement européen contre le communisme.

La volonté américaine de couper l'Allemagne en deux à la conférence de Londres, ne semble cependant n'avoit éveillé aucune inquiétude chez les dirigeants du Parti socialiste français, qui ne cessent de proclamer leur hostilité à la politique des blocs. Il a fallu l'organe conservateur anglais, *The Times*, pour rappeler aux Américains que l'unité de l'Europe est nécessaire à la paix, et l'unité allemande nécessaire à l'unité de l'Europe.

J. - P. VERNANT

LES EXPERTS AMÉRICAINS ENQUÊTENT SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

Une photo de « Life », récemment publiée, illustre d'une façon particulièrement édifiante l'œuvre de documentation poursuivie par les experts agricoles de l'Iowa venus s'informer sur les problèmes agricoles français. Dans une boîte de nuit de la Place Pigalle, ils assistent à une sauterie en tenue naturelle tout à fait dans le goût paysan. On remarquera, en effet, que les charmantes personnes représentées sur notre photo sont parées de cotillichets en forme de feuilles de choux et d'autres produits de fêché.

« ...Les gens de l'Iowa présentent la version 1947 de la vieille question : « Comment les ramener à la terre ?... »

Il n'y a pas lieu de douter que les experts, après cet examen de la flore parisienne, sont repartis vers leur « Iowa » natal munis de tous les renseignements souhaitables sur les ressources de la France...

Pas un sou pour les mendiants Européens !

S on était certain que l'argent provoquait le relèvement de l'Europe, le prix serait déjà élevé ; mais, manifestement, il n'y a aucune raison de croire qu'on arriverait à un résultat de ce genre et toutes les raisons de croire le contraire.

La Conférence de Paris a pu exposer en grand détail ce que l'Europe attendait de l'Amérique, mais le rapport est aussi vague qu'il peut l'être quand il s'agit d'engager les gouvernements européens à adopter une saine politique économique et financière. On ne fait aucune promesse explicite d'équilibrer les budgets bien qu'il soit évident que si les pays européens ne le font pas, ils ne se relèveront pas. De même on ne s'engage pas à supprimer les restrictions sur les changes. Ces omissions peuvent seulement signifier que les gouvernements européens ont l'intention de continuer à faire de l'inflation, et la conséquence sera nécessairement que dans quatre ans ils seront plus mal en point qu'ils le sont aujourd'hui.

Il faut que les membres du Congrès se demandent ce qu'il y a pour l'Amérique dans ce programme. S'il est adopté, favorisera-t-il la stabilité et la prospérité en Amérique ? Evidemment non, car il imposera une saignée continue à nos ressources, et, à la fin de quatre ans, sinon auparavant, les mendiants européens reviendront à la charge.

L'Europe demande beaucoup et ne promet rien... Si le Congrès ne rejette pas ce plan, ce sera seulement parce que les membres du Congrès sont incapables de profiter des leçons de l'expérience.



...QUI DONNENT A PENSER

Grèce

L'ennemi d'hier et celui d'aujourd'hui

Le roi Paul, accompagné du grand chambellan, le général Papagos, généralissime sous la dictature de Metaxas, a participé aux réunions des militaires américains et anglais qui ont eu lieu récemment en Macédoine et en Thrace, au sujet de la proposition de l'armée de la Grèce de participer aux opérations contre l'armée démocratique grecque. S'adressant à la population de la ville d'Athènes, il a déclaré : « Nous étions habitués à une guerre contre des ennemis relativement civilisés et il existait parmi eux un esprit chevaleresque. Aujourd'hui, l'ennemi est perfide et il se trouve en dehors et au dedans de la Grèce. »

Norvège

Vivre en paix

La Norvège a entrepris des négociations en vue de l'établissement d'un plan de fourniture de poisson à l'Union soviétique en échange de blé. En annonçant cette nouvelle à Aalesund, le ministre des Affaires étrangères, M. Halvard Lange a déclaré que la Norvège « désire rester neutre dans la situation tendue entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. »

M. Lange a ajouté qu'il considérait la déclaration de Varsovie comme « une expression de la méfiance que ressentent les nations de l'Est européen envers les buts et les intentions des grandes puissances occidentales. »

Pologne

Les indésirables et les autres

L'ambassade américaine à Varsovie a refusé d'accorder un visa d'entrée aux Etats-Unis à Adolf Berman, président de la communauté juive en Pologne.

Berman désirait aller en Amérique pour y faire part aux Juifs du projet d'érection d'un monument dans les ruines du ghetto de Varsovie, en mémoire de l'héroïque résistance des Juifs. Berman devait également poser la question de la joinder du comité polonais avec le Congrès mondial des Juifs.

L'ambassade a déclaré qu'elle n'était pas obligée de donner des visas aux étrangers qui vont aux Etats-Unis pour se procurer de l'argent.

Les Juifs polonais estiment que l'intention du State Department américain est de les couper complètement des Juifs américains. Ils relèvent que des visas ont été accordés aux chefs religieux allemands et que Schumacher a pu également aller aux U.S.A.

Syrie

Le pétrole et les ouvriers

Les ouvriers de l'Irak Petroleum Company (britannique) en Syrie ont voté le principe d'une grève générale si leurs conditions de travail et, surtout, le traitement dont ils sont l'objet de la part des hauts fonctionnaires de la Compagnie ne s'améliorent pas à bref délai.

De leur côté, les employés de la Shell Oil Company, à Port Said, et Suez, en Egypte, et ceux de la Compagnie Mantachéf, en Palestine, ont adopté une décision dans le même sens. Une première grève a éclaté en Transjordanie parmi les travailleurs indigènes de la Tapline, compagnie filiale de la Standard Oil de New-Jersey, Pennsylvania et Texas, et Socony Vacuum Oil, formée l'an dernier pour l'exploitation des champs pétrolifères de l'Arabie.

Les ouvriers protestent contre les bas salaires que ces compagnies prétendent leur imposer. Les grosses firmes pétrolières ne versent de hauts salaires qu'à quelques « techniciens » généralement américains ou britanniques, qui occupent des fonctions de contremaîtres ou de chefs d'exploitation. Le gouvernement libanais lui-même a demandé officiellement à la Tapline de réduire les hauts salaires de ses chefs de service. Le gouvernement s'est plaint qu'un trop grand nombre de ses hauts fonctionnaires démissionnaient pour passer au service de la Tapline, attirés par les salaires avantageux que la compagnie américaine leur offrait.

Une croisière du haschich au Caire

RÉCIT DE J.-F. ROLLAND

J'AVAIS hésité entre deux débuts. Première manière (style grand aventurier, mystères de l'Arabie, pirates du désert) : « Le soleil se couchait dans le désert du Sinaï, et, sur l'horizon enflammé, se découpaient les masses bleues et fauchoches des montagnes, asiles des djinns et des génies malfaits. Une caravane de cinq chameaux avançait lentement. Le voyageur égaré aurait frémî en voyant les mines patibulaires des hommes de l'escorte, munis de barbes noires et de poignards courbes... » Grâce à un dialogue équivoque, le lecteur n'aurait pas tardé à comprendre que les lourds harnachements des bêtes ne renferment pas seulement des étoffes de Damas, des parfums, du bois précieux : la drogue est dissimulée dans de subtiles cachettes. Ils s'approchent du canal de Suez. Ils doivent passer en Egypte. Des points noirs grandissent au loin. Conciliabule. C'est la police ! Les mains étreignent les revolvers, enfouis dans les poches des caftans... Après une ou deux rencontres sanglantes, j'aurais montré les contrebandiers au Caire, dans les bas-fonds et, de là, par une suite de transitions, une fumerie clandestine de la haute société, un palais isolé aux bords du Nil, une pièce pleine de tapis et de coussins, avec des femmes aux longues chevelures brunes, étendues à demi nues, en proie au délire du haschich.

Je m'en tiendrais là, quitte à vous décevoir. D'ailleurs, ce début n'a rien d'inévitable, vu que le haschich arrive en contrebande du Liban à travers le désert, mais, fidèle à une longue tradition d'objectivité et de réalisme, je me bornerai à la chose vue.

Notre croisière du haschich, à nous, a commencé dans le bureau du directeur d'un petit journal de chantage du Caire, qui s'appelait Arthur, un type adipeux, avec calvitie, qui grignotait des pépins qu'il recrachait ensuite, et, comme s'il était enrhumé, il se râclait la gorge à chaque instant, puis reniflait et crachait sur le parquet; bref, un type qui ne s'arrêtait pas de grignoter, de tousser, de renifler et de cracher, qui relevait le menton en faisant ts... ts..., pour dire non, et qui abaissait ses lourdes paupières pour dire oui, calé dans un fauteuil mobile, les pieds sur la table, au milieu d'un bureau nu et crasseux, meublé par des piles de vieux journaux invendus, essayant de nous en imposer en commandant sans arrêt des tasses de café à un domestique servile, en se vantant de correspondre avec tous les grands journaux américains et en menant plusieurs conversations téléphoniques de front, comme les businessmen dans les films d'Hollywood, où s'y mêlaient encore des apparitions de louches individus qui avaient l'air de venir aux ordres et qui parlaient plus avec leurs mains qu'avec leur bouche. Pendant ce temps, en dégustant le café « maz bout », nous regardions au mur la photographie de la célèbre danseuse du ventre, Samia Garnal, qui est loin d'être moche, et que nous avions vue récemment chez « Bébert », la boîte de nuit ultrachic, près des pyramides. Rendons justice à Arthur : il nous donna une adresse *ad hoc*.

Deuxième escale : une rue noire au Caire. Un garage. C'est là que nous avons rendez-vous avec le garagiste, qui est Grec. Hall sombre, autos éventrées, flaques de graisse, lueur des chromes, odeur d'essence et d'huile brûlée. C'est ainsi, la réalité. A Paris, quand je laisse tomber négligemment : « J'ai fumé le haschich au Caire », je vois dans les yeux rêveurs de mon interlocuteur glisser des paysages somptueux, des palmiers, des narghiléhs, des danseuses. En fait, l'aventure commence par une officine douteuse et un garage graisseux. Se déferaient des idées toutes faites. Je développerais le thème si j'avais de la place...

Enfin, on s'embarque dans une petite auto. Un ouvrier nous accompagne, et il sort de sa poche un sachet de papier. Première rencontre avec le haschich : des petits bâtonnets durs et bruns, avec une odeur complexe d'encens, de santal, de musc. Il en casse un et nous donne des morceaux à sucer, histoire de nous mettre en train. Nous traversons la ville; derrière

les vitres défilé la nuit du Caire, les rues illuminées, les gandins qui se pressent sur les trottoirs de la rue Fouad, les autos américaines, les caïches, les cinémas et le corps atomique de Rita Hayworth explosant dans une apothéose de lumières, les soldats anglais qui titubent de bar en bar, les M.P. en casquette rouge, Groppi, Casino Badia, la terrasse du shepherd's, des fouls en robes blanches, officer's clubs, Y.M.C.A., une église méthodiste entrevue au milieu des palmes, et, au coin d'une rue, un orgue de Barbarie qui moud les notes mélancoliques de *Lily Marlène*, ravi par les soldats de la 8^e armée aux guerriers de Rommel. Puis, nous nous sommes perdus dans des quartiers populaires, entassements de maisons en bois et en terre où vivent les ouvriers tuberculeux des usines de coton, dédaigneux et silencieux comme une nécropole. Nous nous sommes arrêtés au fond d'une ruelle boueuse, devant la maison de l'ouvrier. Une chambre au premier étage. Un grand lit avec un dais, un divan, quelques coussins.

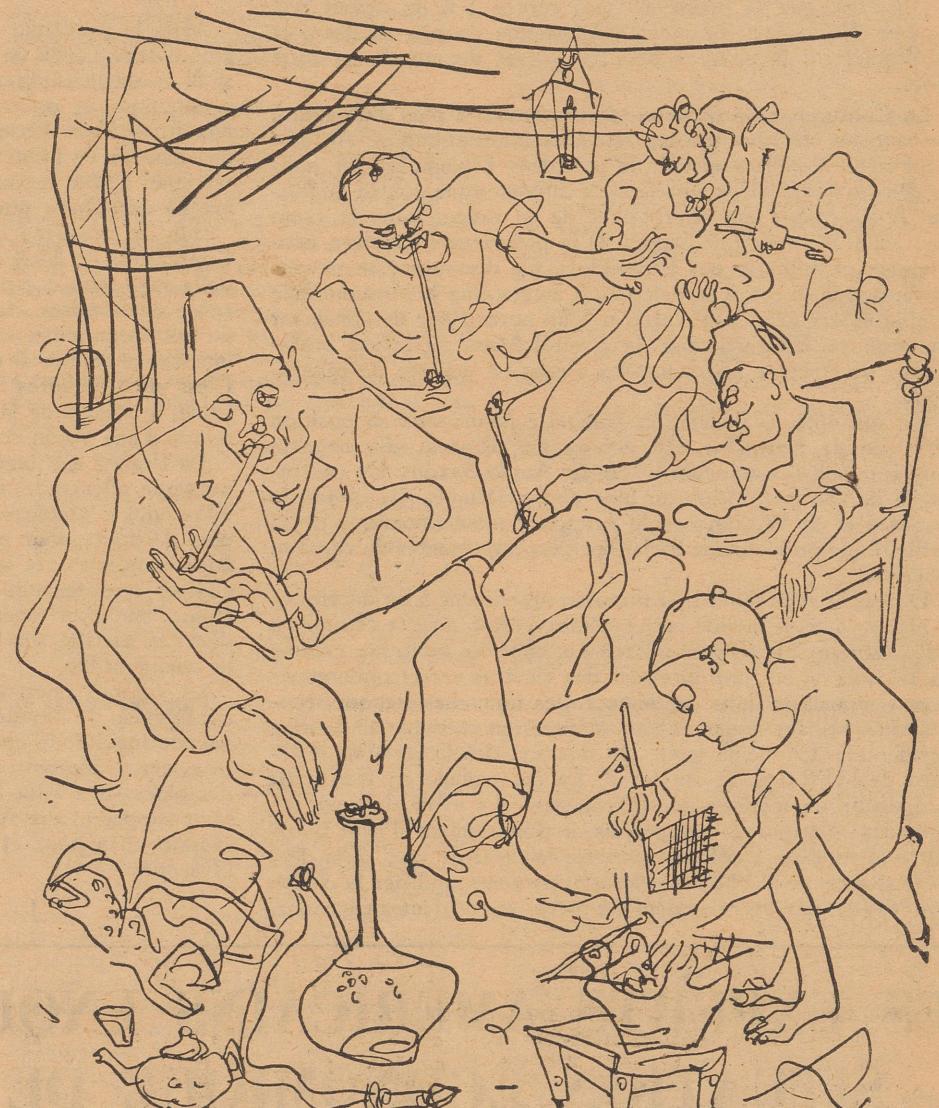
Haschich = assassin

La préparation des pipes est une opération importante et délicate. On bouscule d'abord la goza avec un tabac spécial (goza : narghilé simple avec un seul tuyau de bambou — le narghilé du pauvre). Puis on dispose autour du « tombak » un cercle de charbons ardents et les fragments de haschich au milieu, de sorte qu'il se consume en même temps que le tabac, mêlé à la fumée. Il faut avaler la fumée, non pas comme celle d'une cigarette, mais comme l'air qu'on aspire, de façon qu'elle descende profondément dans les bronches. Sinon, l'effet est nul. Au début, c'est presque douloureux et l'on tousser éperdument. Mais, après six ou sept aspirations, l'irritation disparaît, la drogue commençant à agir.

L'usage du haschich est extrêmement répandu en Egypte. Les Libanais et les Syriens, qui cultivent le chanvre, en tirent de grands bénéfices. Je m'excuse de rappeler, en passant, qu'*« assassin »* vient de *« haschich »* (Littré : assassin, de l'arabe haschich, nom de la poudre de feuilles de chanvre. Le prince des assassins ou sheik ou vieux de la montagne faisait prendre du haschich à certains hommes qu'on appelait feidawi ; ces hommes avaient des visions qui les transportaient et qu'on leur représentait comme un avant-goût du paradis. A ce point, ils se trouvaient déterminés à tout faire, et le prince les employait à tuer des personnes ennemis. C'est ainsi qu'une pâante envirante a fini par donner son nom à l'assassinat). En Egypte, le haschich n'est plus lié à l'assassinat mais à la misère profonde des masses; il est pratiquement la seule joie, seul il peut procurer un instant de bonheur. Les classes privilégiées ont d'autres ressources : les clubs, le bridge, le whisky, le sport, les automobiles de luxe, l'argent. D'où l'argument : si vous augmentez les salaires de l'ouvrier ou les revenus des fellahs, ni eux ni leurs familles n'en profiteront, mais ils s'abîteront davantage dans le haschich. Donc, il est préférable que... etc. En France, en 1936, les bourgeois de Passy raisonnaient ainsi à propos des ouvriers, à la différence qu'il s'agissait de vin rouge au lieu d'extrait de chanvre.

Avant la guerre, les drogues blanches (dérivées de l'opium, cocaïne, morphine, héroïne) avaient fait leur apparition sur le marché égyptien et commençaient à concurrencer sérieusement le haschich. Elles provenaient, en grande partie, des laboratoires allemands et constituaient une source de devises pour le Grand Reich. Aujourd'hui, le haschich domine sans contestation. Ceux qui sont trop pauvres pour s'en acheter, comme la plupart des paysans égyptiens, emploient comme stupéfiant le thé noir, solution de thé concentré au maximum. Etre sous l'empire du

NOUS COMMENÇONS AUJOURD'HUI LA PUBLICATION DE PLUSIEURS RECITS D'AVENTURES SURVENUES A NOTRE COLLABORATEUR J.-F. ROLLAND AU COURS DU VOYAGE QU'IL FIT EN ORIENT ET EN EXTRÉME-ORIENT, DE LA FIN DE 1946 A L'ETE 1947.



haschich s'appelle être « hashach ». Souvent, on rencontre, la nuit, dans les rues du Caire, des hommes qui avancent, l'air absent, en riant aux éclats ; ils sortent de quelque fumerie et leur ivresse se prolonge, les isolant de la réalité...

Vérité sur l'oubli

Nous n'avions qu'une pipe et nous en tirions une ou deux bouffées tour à tour, en toussant comme des possédés, les yeux troubles par les larmes et la fumée. Puis, tout se stabilisa. Mon cerveau commença à s'engourdir, mes membres à devenir légers et paralysés par une douce langueur. Et soudain, moment très impressionnant, je me suis senti sombrer dans le rire, un rire nerveux, sans raison, impossible à réprimer, « le rire affreux de l'idiot ». En face de moi, le Grec et les deux Arabes, effacés dans un brouillard léger, souriant silencieusement, bourraient la goza, pendant que le même soufflait sur les charbons. A l'effet hilarant du haschich s'en adjoint un autre, beaucoup plus extraordinaire : l'incapacité de penser à des idées tristes, aux soucis, aux inquiétudes, aux chagrins. Ils sont immédiatement rejettés du champ de la conscience claire, se heurtant à une résistance très ferme, rebondissant comme une balle contre un mur, aussitôt oubliés. Voilà la grande vertu du haschich : il apporte l'oubli, l'indifférence, la sérénité. Alors que l'alcool peut rendre plus aigües encore certaines douleurs, le haschich les efface totalement. C'est autrement plus efficace que la lecture de Lautréamont, de M. André Breton, des romans noirs, autrement plus violent que la drogue céleste. Donc, je m'évadais, je perdis la notion du temps, dix minutes vous paraissent aussi longues qu'une heure, je voyais les objets et les visages se déformer lentement dans la pénombre, ainsi, le garagiste grec se mettait à ressembler à M. Louis Jouvet. A ce propos, Théophile Gautier, dans une petite plaquette, racontant ses expériences de haschichin, nous fait croire que, dans l'ivresse, il se trouvait transporté au milieu de paysages inconnus, que des musiques charmantes emplissaient son univers, qu'il voyait des femmes admirablement belles s'approcher de lui, qu'il pouvait les toucher, etc... C'est un romantique ; il exagère. Les personnes, les objets, les moindres gestes se trouvaient empreints d'un humour irrésistible. Le Grec m'offrait une cigarette en prenant soin de garder le paquet légèrement hors de portée de ma main. Incapable de me lever, je tendais

mollement le bras et il remuait doucement le paquet de droite à gauche et je suivais ses mouvements, comme font les chiens quand on les tient en arrière avec un morceau de sucre, secoué d'un rire convulsif qui se termina par une explosion d'hilarité presque douloureuse quand, d'un geste vif, il fit jouer son briquet sous mon nez, comme pour allumer une cigarette inexistante. On est très exactement malade de rire. L'astuce la plus basse prend des proportions géniales. Dans son coin, mon ami Scipion glapissait parfois : « Et une goza pour Arthur ! » et nous nous fendions la pipe, déliants de joie, affaissés sur le divan, à la fois légers et englués par des liens invisibles.

Réveil anti-spiritualiste

A travers les vitres du taxi qui nous ramena, je voyais les rues sombres s'ouvrir devant moi et il suffit du reflet de quelques becs de gaz sur les trottoirs humides pour me donner l'illusion que j'étais à Paris ; et nous nous prenions au jeu, je disais : « On entre par la porte d'Orléans, je reconnaissais l'avenue, bientôt nous serons à Denfert-Rochereau » et nous regardions avidement le déroulement des façades et le cuissement des lumières, de plus en plus intenses au fur et à mesure que nous approchions du centre de la ville. On nous laissa au coin de la rue Fouad. Nous avions quelques pas à faire pour rentrer chez nous. La rue s'enfuyait à l'infini, ses perspectives déformées, et nous marchions comme dans un rêve, les sons prenaient une acuité nouvelle et la réalité avait la couleur des rêves. Au bout de cent mètres, nous avions l'impression d'avoir parcouru un kilomètre. A part cela nous marchions droit, parfaitement conscients et maîtres de nos mouvements, repris parfois par un accès de rire maladif, parfaits haschachs dans la douce nuit du Caire.

A Kaboul, je rapportai cette expérience et les effets du haschich à un professeur de français. Il était méridional, chrétien, et séduit par les philosophies post-helleniques. Je le soupçonnai d'en tenir encore pour les idées de M. Blondel. Après mon exposé, il demeura pensif et il me dit, avec son accent chantant : « Ah ! Diable ! Ce que vous me racontez en fiche un sérieux coup à mon spiritualisme ! »

C'est ainsi que l'on peut tirer du haschich des arguments contre l'idéalisme. N'étant pas philosophe, je me garderai d'approfondir la question.

Le G.I. et l'amour allemand

N connaît la grande admiration que nourrit le G.I. à l'égard des Français qui sont capables de faire l'amour « même quand ils ne sont pas saouls ».

En ce qui me concerne, je ne dirai jamais assez mon étonnement devant la candeur et l'inconscience des G.I. qui ont bien voulu me confier le secret de leurs amours allemandes. Devant la facilité, aussi, avec laquelle j'ai obtenu ces confidences. Il semble qu'il y ait quelque chose de changé dans le royaume des idées toutes faites : ne m'avait-on pas enseigné que l'Américain était complaisamment ses bénéfices mais gardait jalousement pour lui seul, ses affaires de cœur ?

(Ce que je vais raconter n'a d'autre but que de compléter l'article de Frédéric Marle, paru ici même, dans « action » du 29 août dernier.

Roman d'amour, suite...

Il était venu chercher de la lecture, parce que, nous dit-il, il ne lui serait pas possible de dormir. Visiblement, il débordait d'allégresse. Nous n'éumes pas à lui demander pourquoi le sommeil allait lui manquer : nous avions déjà dans les mains une collection de photographies et nous fimes ainsi la connaissance d'une jeune Allemande souriante. Elle nous adressait un regard ingénue, et nous sommes qu'elle était très douce et très tendre, parce que notre G.I. se caressait le cou de la main droite et bloquait cette main entre sa tête penchée et son épaule, prétendant se livrer par là à une démonstration des qualités caressantes de son amie. Et ce geste était tellement naïf, tellement enfantin que nous ne songeâmes pas à en rire. Il nous émuait, ce geste !

Nous avions pris ce train américain à Francfort, assez tard l'après-midi. Au wagon-restaurant, nous avions remarqué un jeune officier soviétique assis, solitaire et discret, à une table. Il paraissait victime d'une excessive timidité. Les Américains qui dinaient aux autres tables l'observaient furtivement, mais leurs regards exprimaient un certain étonnement et une défiance discrète. Sans doute s'attendaient-ils à le voir piquer ses « beans » dans le creux du canon de son revolver et à les tirer ainsi un à un dans sa bouche. Ou bien espéraient-ils le voir se moucher entre ses doigts dans sa tasse de café. Il devait comprendre le français, car nous le vimes rougir violemment et détourner son visage vers l'extérieur lorsqu'une Française qui avait tenu jusqu'alors à ne laisser ignorer à quiconque son état d'épouse de gendarme, avait lancé tout haut une phrase sans doute désobligeante mais dont je n'avais entendu que le mot « ruski ».

Le train était à l'arrêt, et une bande d'enfants était venue coller sa certaine de frimousses aux vitres du wagon-restaurant. La ville grimpait d'une manière assez alerte jusqu'au haut d'une colline. C'était Marburg et c'était là que notre G.I. était monté dans le train.

Par hasard, nous avions dans nos ba-

gages une demi-douzaine de ces ouvrages américains dont le format réduit a été spécialement conçu pour l'usage du G.I. Il les feuilletait rapidement d'une main, pour s'assurer qu'il ne les avait pas déjà lus, et de l'autre main il récupérait une à une les photographies qu'il nous avait prêtées.

— Hé ! dit soudain Len, le journaliste suisse avec lequel j'avais entrepris ce voyage, it's the baby of your sweat-heart, here ?

Le jeune soldat releva la tête, et, après une hésitation d'un quart de seconde, sa main droite abandonna les livres de poche pour rentrer précipitamment en possession de la photo compromettante. Il ne me fut pas permis de contempler le baby de la sweat-heart, mais le visage de mon camarade trahissait un intérêt des plus soutenus.

— It's a very good girl, dit le G.I. pour toute réponse. Et, cherchant une diversion, il nous dit qu'on lui avait octroyé la couchette supérieure dans le compartiment où l'officier soviétique occupait la couchette inférieure.

— Demandez-lui si l'enfant est de lui, dis-je à Len. Mais Len m'adressa un regard moqueur et ne tint pas compte de ma question.

— Et l'officier russe vous fait peur ? se contenta-t-il de demander.

— Oh non ! s'écria le G.I. Pourquoi eût-il eu peur ?

— ...Nous sommes dans un train américain ! ajouta-t-il...

Humour en forme d'amour noir

Je parle un peu l'anglais, mais pas du tout l'américain. Aussi étais-je à la merci de mon camarade. Je n'ai encore pu m'habituer à parler du nez comme un New-Yorkais, ni à faire rouler les « r » sur le fond de ma gorge comme si j'étais pourvu de ce goitre invisible dont paraissent affligés tous les Yankees. De là cette sorte de complexe qui m'empêche de prononcer plus de quatre mots à la suite dans cette sacrée langue. Je harcelai Len :

— Mais demandez-lui donc si l'enfant est le sien !

Len me conjura d'avoir un peu de patience. Pour l'instant, le G.I. découvrait ma nationalité française et voulait savoir pourquoi les Français s'entre-égoisaient dans les rues. Le « Chicago Tribune » l'assurait, disait-il, et lui, il était de Chicago, donc il était bien certain de ce qu'il avançait. Il était effrayé par la guerre civile qui fait rage en France, et par les grèves. Il demandait pourquoi « Why ? Why ? » disait-il. Et il paraissait profondément affligé, parce que l'Amérique aime bien la France.

— Explique-lui donc, dis-je à Len,

qu'une grande grève moderne en France est une sorte de kermesse et, aussi paradoxal que ça paraisse, une véritable fête du travail !

Len haussa les épaules :

— Vous alors ! dit-il. Mettez-vous donc à sa portée !

Je fus un instant découragé. Au bout

par Roger BOUSSINOT

ni oui ni non, mais il nous assura qu'il allait se faire enguirlander par son major parce que son sweat-heart et l'heure du train lui occasionnaient un retard de douze heures. Il devait avoir rejoint son unité à minuit, il ne serait à Berlin qu'à midi.

— Sévere, le major ? demandai-je.

Cette dernière question n'eut pas plus de chance que les précédentes. Il m'expliqua combien il avait été surpris de s'apercevoir que Paris était une ville aux tuiles rouges. Il avait vu cela, lorsque l'avion qui l'avait emmené de Chicago s'était posé à Orly.

— Il y a combien de temps ? demanda Len.

— Sept mois, répondit le G.I.

— L'enfant n'est pas de lui, dis-je... Len s'amusait beaucoup, il faut croire, Il me pria d'attendre, parce que je ne savais pas tout, et il lui demanda comment il avait connu la fille. Le G.I. secoua d'abord la tête d'un air ennuyé, puis il expliqua avec quelques réticences qu'un de ses copains démobilisé, lui avait donné une commission pour cette jeune fille allemande à Marburg, et que lui, maintenant il aimait cette jeune fille. Et le voilà qui recommande son modeste caressant.

— Il a hérité du roman d'amour, suivre... dit Len.

Len avait gardé dans sa main encore quelques photos. Il m'en tendit une. Alors, je ris.

— Your friend is black ? demanda Len.

— No... dit le G.I. que la question rendit méfiant.

— Tiens... Pourquoi le baby est-il noir ? acheva Len, perfidement.

Le baby était noir, parce que c'était le baby d'une amie de son amie, et cette amie-là avait été « violée » par un noir qui avait d'ailleurs été fusillé, et elle était morte en accouchant, mais oui ! Il avait vu sa photo, pas sur son lit de mort, non, et c'était une « very nice girl », alors l'amie du G.I. avait pris le baby noir avec elle comme si c'était le sien, et maintenant c'est comme si c'était le sien, mais ce n'est pas le sien. Il en était tout rouge, notre bougre !

Alors, à bout de souffle, parce qu'il voyait que nous dissimulions péniblement nos sourires goguenards, et parce que son honneur personnel était en jeu, il avala d'un bon coup sa salive et sa honte raciale.

Car il est des atténuations même aux plus humiliants malheurs :

— D'ailleurs, c'était un noir américain ! An A-me-ri-can black boy... dit-il.

Preuves officielles

Ce qui sauvera, je pense, ce brave garçon d'un mariage devant le pasteur c'est la couleur de l'enfant, et ses préjugés personnels.

Cependant le gouvernement militaire américain s'est ému du nombre d'enfants reconnus par des G.I. Et, de même qu'il placarde dans les tramways des « comics strips » vivement colorés pour mettre en garde les passagers contre le danger de descendre en marche ou à contre-voile, de même, il cherche à frapper l'imagination de ces sympathiques enfants de vingt-cinq et trente ans, au regard des dangers de l'amour.

Je ne doute pas qu'en ce qui concerne les maladies vénériennes, cette propagande soit efficace, puisque, de son propre aveu, le G.I. ne fait l'amour qu'inconsciemment, c'est-à-dire quand il est ivre. Est-il utile de rappeler les termes du « mode d'emploi » du paquetage préservatif que le G.I. peut toucher dans certains P.X. (l'équivalent de nos économats de l'armée) ? La plus caractéristique est que le dernier alinéa d'une longue suite d'alinéas prévoyant tous les cas d'espèce possibles, est rédigé en ces termes :

« ...10. — Ne faites pas l'amour. »

Il faut donc croire que les 723 enfants dont 723 G.I. ont reconnu la paternité au cours du semestre dernier en zone d'occupation américaine sont des fils de l'alcool et du mépris bacchique pour les neuf recommandations qui précèdent cette dixième.

Il faut croire aussi qu'il existe quand même d'autres G.I., plus dépourvus que celui dont je viens de raconter l'histoire (et je tiens à garantir formellement l'authenticité de cette histoire) de cette naïveté et de cette inconscience auxquelles le gouvernement militaire américain tente de faire un sort.

Et cela doit justifier cette plaisanterie devenue classique : dans l'éventualité d'un conflit mondial, dans une vingtaine d'années, il suffira aux Etats-Unis d'envoyer des uniformes et des armes en Allemagne, une armée américaine sera à pied d'œuvre... Mais ce n'est évidemment qu'une plaisanterie.

SACHA-SABRE

comme il l'appelle encore respectueusement. Il escamote également avec adresse le contenu du rapport du général de La Laurencie. Et cela, c'est aussi un défi.

Sacha Guitry est tout entier dans cette phrase qui date du 1^{er} juillet 1940 : « Il est à toi, mais il est encore à nous », gravée à l'intérieur d'un bracelet qu'il offrit à sa femme.

Ses meilleurs « mots » (celui-ci en est un) sont involontaires.

Ils sont à la mesure du personnage. Ubu n'eût pas dit mieux.

Mais l'inconscience n'est pas un alibi.

L'impudence non plus, bien qu'il soit facile de jouer des deux à la fois.

Si Sacha Guitry a oublié qu'il réclamait, en 1941, trente mille kilogrammes de charbon au ravitaillement, pour passer l'hiver, s'il a oublié qu'il a régulièrement émergé au carnet personnel du préfet Magny, pour ses attributions de charbon par « bons exceptionnels », je souhaite seulement que les ménagères parisviennes, elles, s'en souviennent.

Et qu'elles viennent lui montrer, un jour, de quel bois elles ne se sont pas chauffées, en 1941.

Trois années d'oubli ont déjà fait justice de l'œuvre de Sacha Guitry.

Qu'en reste-t-il, dites-moi ?

Malgré ses efforts pour s'immortaliser lui-même comme Molière, Flaubert et Monnier ont immortalisé la trinité grotesque, Guitry n'intéresse plus que les Jourdain, les Homais et les Prud'homme du R.P.F.

Il a, dans un ultime sursaut, au cours de sa conférence, tiré un véritable feu d'artifice de mots d'esprit. Mais aucun de ces mots ne lui appartenait.

Pour déplumé, il s'est paré des « mots » de Tristan Bernard, d'une jeune femme anonyme, de l'aumônier de Drancy, du cardinal Suhard, du grand rabbin, et même... d'un pêcheur à la ligne.

Le « œuvre » de Sacha Guitry n'est même pas un non-lieu,

c'est un néant. Un non-Lui.

R. B.

N. D. L. R. — Voir en page 15 la lettre ouverte à Sacha Guitry.

Il y a aussi un cas Guitry. Strictement, dans la mesure où l'on sait bien considérer ce personnage comme un cas-type, une sorte d'incarnation caricaturale du bourgeois.

Parce que Monsieur Guitry est cocu chaque fois qu'il se marie, il se prend ambitieusement pour Molière (qui le fut, certes, comme tout homme de bien, mais n'en tirait pas vanité) et, de ce fait, se croit dans l'obligation d'écrire des pièces de théâtre.

Parce qu'il est, lui, un Almanach Vermot vivant, et parce que l'Almanach Vermot a travesti l'esprit de Molière, Monsieur Guitry croit avoir autant d'esprit que Molière.

Ce sont ces syllogismes-là qui font les bons, les vrais, les authentiques Messieurs Jourdain, Homais et Joseph Prud'homme.

Mais, en réalité, Guitry Sacha n'est aucun de ces héros. Il n'est que le sabre du dernier cité.

Guitry Sacha, sabre en carton de la bourgeoisie, a servi les Allemands, et au besoin les a combattus. C'est ce qu'il a expliqué s'il Pleyel. Et c'est bien ce que nous savions déjà.

— Un huissier a sonné à ma porte, j'en ai été saisi, dit-il. C'est l'A-lma-na-ch Vermot. Pas de quoi se frapper...

Dans une interview accordée à Paris-soir, le 17 juillet 1940, il fait mention de ses efforts pour décider les artistes parisiens à venir travailler à Paris pour Goebbels. « Car, dit-il, la reprise des spectacles a été jugée désirable au plus haut point par les autorités. »

Ca, c'est ce que Guitry n'appelle pas « servir Goebbels », mais « du besoin le combatte ». *

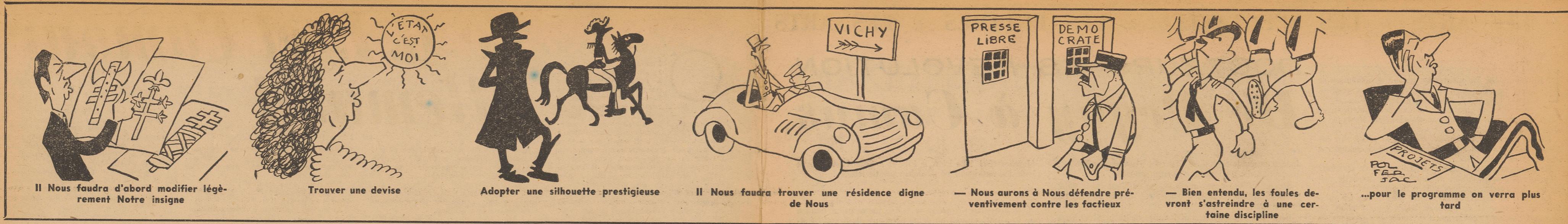
Mais il y a aussi l'inconscience de ce faux bonhomme.

La vraie et la fausse inconscience.

Lorsqu'il clame, la main sur sa laryngie : « Pour Tristan Bernard, je me suis offert en otage », je veux bien croire à son inconscience. Bien que l'autre vieux, celui qui faisait don de sa personne à la France, ne fut pas, à mon avis, tellement inconscient.

Mais lorsqu'il tente de justifier son activité entre 1940 et 1944, il ose dire : « Où pouvait-on se rencontrer, alors, entre français, ailleurs qu'au spectacle ? », je ne crois plus à son inconscience. C'est seulement le cri de défi d'une mauvaise conscience. Et ce cri de défi est chargé de haine pour l'autre résistance, la vraie.

Il sait fort bien escamoter ses visites à Monsieur Abelz, *.



Stratégie de Gaulle : Vaincre sans combattre...

VERRA-T-ON, quelque jour pas trop éloigné, l'amiral moine Thierry d'Argenlieu, des Camarès rechaussées, présider quelque solennelle prise d'armes pour imposer aux nouveaux Compagnons du R.P.F. la médaille de la Seconde Libération ?

Dieu nous en garde ! comme dirait M. Francisque Gay.

Mais il serait curieux, alors, d'examiner d'un peu plus près les chevaliers intronisés ; et quelles insignes se cachent sous la croix de Lorraine, timbrée de francisque, seconde manière du gaullisme révisé.

« Pour prendre le pouvoir, de Gaulle a changé son équipage », écrivent les journaux partisans, tout de même un peu gênés, devant leurs lecteurs seulement, par l'extraordinaire assemblage réuni par le R.P.F.

C'est vrai. Ceux du juin 40 font une drôle de figure, dans les permanences, quand se présentent les ex-croix de feu, qui étaient pour Pétain, et les ex-R.P.F. qui ont suivi Doriot dans toutes ses pérégrinations, jusqu'à Hitler. C'est un peu voyant, le meurtre du jeune Vergnolle, à Nîmes, par un repris de justice. Ça vous rappelle quelque chose, les raids électoraux des hommes de main.

De Gaulle a changé son équipage ! Ou plutôt, ses partisans des heures où il y avait quelque courage à se dire gaulliste n'ont pas tous évolué aussi vite que lui.

Mais ce n'est point cela que voulaient dire les hébdomadières à la dévotion de M. Gaston Palewski, grand mainteneur de la bonne presse nouvelle. Non, ils entendent rassurer les bonnes âmes, les cours fidèles, les ralliés sen imentaux.

« De Gaulle ne sa laisse pas faire. Son entourage l'avait pressé de faire une déclaration de combat, il a refusé. Il parlera quand il jugera l'heure opportune. Personne ne saurait l'infidéliser... »

Que reste-t-il de cet argument ?

Reste à savoir si de Gaulle n'a pas lancé sa proclamation l'autre mercredi parce qu'il réfléchissait encore, ou bien si c'est, tout simplement, parce que, la cheville bandée du fait d'une entorse — mauvais prétexte ? — il préférera ne pas se montrer ses fideles appuyé sur une canne.

Comme si nous ne savions pas, depuis Bonneval, ce que veut de Gaulle et comment il entend réaliser son dessein.

L'homme, d'abord, qui s'est présenté à Roosevelt, sans rire — rit-il jamais ? — comme un amalgame de Clemenceau et de Jeanne d'Arc, croit-en Lui. C'est exactement toute sa foi. Il prend conseil de lui-même, un peu aussi du père jésuite qui le confesse. Il a assez d'orgueil pour penser que lui seul a raison, que sa prescience est infallible et que l'avenir sera ce qu'il sera.

De Gaulle croit à la guerre. Il l'estime inévitables. Il a décidé que le conflit éclaterait, avant deux ans, entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis. Il a décidé que la France ne pouvait rester neutre, et choisi le Bloc occidental. Sa connaissance des choses de la guerre lui laisse croire que l'invasion de la France par les armées russes était une hypothèse fort plausible, et c'est pourquoi, dans son projet de Constitution, le pouvoir est aux mains de l'Exécutif, lequel pourrait lever le camp et n'aurait en terre étrangère nul besoin d'une nouvelle investiture. Ne pas recommencer le coup de Londres, et la

quéte à la reconnaissance d'un nouveau G.P.R.F.

Qu'il y ait, chez le général de brigadier à titre provisoire, et qui s'est refusé à toute promotion, une sorte de nostalgie des étoiles, c'est bien pro-

par
CLAUDE MARTIAL

bable, chez un soldat de carrière. Qu'il y ait, chez ce soldat qui n'a jamais eu l'occasion des grands commandements en campagne, une espèce d'ambition de la puissance militaire au suprême degré, c'est encore possible.

En attendant, de Gaulle a une stratégie de la conquête du pouvoir, sur le plan intérieur, qu'il n'a jamais cachée et qu'il a commencé à réaliser.

Il a déclaré la guerre aux partis, avant d'en constituer un nouveau. Il a poursuivi l'éclatement des grandes

République dont il affirmait, quand il croyait qu'elle était sienne, avoir confiance en son destin.

C'est pourquoi, avec des alliés dans la place démantelée des citadelles ministérielles, il a poussé à la panique, joué de la terreur bourgeoisie, contre une possibilité d'avènement d'un gouvernement socialement avancé. Il joue l'Ordre, comme Charles X, le prince-président, M. Thiers, Mac-Mahon, Boulanger, ou Déroulede. Il joue l'Autorité, avec le jet du sabre dans la balance. Il fait cacarder les pieux du Capitole. La peur, la grande terreur des biens-pensants, c'est son arme de grignotage des positions adverses.

C'est pourquoi il était puéril de craindre qu'il ne céde à la pression des aventuriers impatients qui l'entourent. Il pense que le fruit mûri : et qu'il tombera, tout pourri, dans ses mains. Il faut reconnaître que, bien avant les élections, sa meilleure propagande, ce sont les ministres qui l'ont fait.

D'avance, il a décliné l'éventualité de l'offre du pouvoir. Il n'ira pas devant le Parlement actuel. Il ne demandera rien aux bulletins de vote des députés. MM. Vincent Auriol et Paul Ramadier peuvent lui expédier des émissaires secrets, le mépris de fer n'est pas un acier souple qui se pliera au compromis. Tout ou rien. Sans doute parce qu'il est convaincu que ce sera tout.

De Gaulle a laissé tomber l'Union gaulliste de René Capitant. Je serais surpris qu'il donne à l'intergroupe de MM. Anxionnaz, Godin et autres Michelin une autre importance que celle d'une section d'escarmouche. L'objectif nouveau, c'est l'éclatement de la majorité parlementaire. Il veut rendre impossible l'existence de tout cabinet de transition. Il a fixé à deux ou trois le nombre des formations qui doivent précéder sa prise du pouvoir. Sa vieille rancune contre le M.R.P. — ils ne l'emporteront pas en paradis, je leur garde un chien de ma chiene — lui faisait souhaiter qu'un cabinet Bidault vint s'offrir à la démonstration d'impuissance et s'immolaît en holocauste sur la tribune, devant les yeux effarés d'Edouard Herriot décontenancé.

C'est M. Ramadier qui, avec un ministère encore affaibli — car c'était possible — s'offre aux banderilles préliminaires. De Gaulle n'est pas pressé. Il croit qu'il aura Ramadier, qu'il discréditera Teitgen, qu'il provoquera la scission dans le M.R.P., une sécession socialiste, l'éparpillement des radicaux. Il jouera de toutes les droites anciennes et nouvelles sans penser, un seul instant, à la possibilité de former, avec ces débris réduits, un bloc gouvernemental de remplacement.

Il peut la peau de la IV^e République, comme d'autres révèlent l'étrangeté de la Guéule.

La faillite, la ruine, oui, d'avance il s'est résigné à tout cela, même si c'est l'agonie de la France. Si des mesures sauvages de sauvegarde de la monarchie doivent être prises, si le franc doit être remplacé, pourquoi ne pas laisser à un Parlement agonisant la charge de cet effondrement devant l'Histoire ?

Il y aurait, bien sûr, des coups de chien dans les villes, des épurations façon nouvelle, des céufs cassés pour faire l'omelette du général. Qu'importe quelques vagues humanités... Ses conditions sont connues, s'il tait : son programme pour en dissimuler le vide sonore. Que M. Vincent Auriol le fasse appeler à l'Elysée, peut-être se contentera-t-il de faire porter par son

SI DE GAULLE était au pouvoir Le "plan" de Gaulle



héritier d'armes, M. Gaston Palewski, son ultimatum :

Révision de la Constitution dans les 48 heures.

Dissolution de l'Assemblée, avec lecture et affichage d'un message présidentiel constatant la faillite de la République dans tous les domaines.

Elections générales, qui ramèneraient, il en est sûr, une majorité absolue de ralliés.

Ensuite, mais il ne le dit pas, pleins pouvoirs et mise en veilleuse du Parlement.

Cependant, dans tout le pays, suivant une méthode qui a maintenant ses chevrons, et que l'étranger a beaucoup perfectionnée depuis vingt ans, le Rassemblement formerait des sections locales, sous les ordres d'anciens chefs de réseaux, étayés d'anciens chefs de milices, ou de S.O.L. Nous savons que ce n'est pas une hypothèse gratuite. Les nerfs de Doriot, déjà, ont trouvé de l'embauche et on les a vus à l'œuvre, dans le Midi. La revanche, d'ores et déjà, est offerte aux porteurs de francs, aux condamnés graciés, aux bénéficiaires de non-lieux en série. Les gens du 6 février sont de retour au Conseil municipal, avec l'écusson gaulliste. Le R.P.F. est ouvert à tous, venez à lui, même si vous avez beaucoup péché, tout vous est déjà pardonné.

Malgré les apparences, le général n'est pas pressé. Et si on l'obligeait, sur le plan parlementaire qui ne lui est pas acquis ? Si on le mettait pied du mur ? Si on lui imposait, à une heure qui ne lui paraît pas opportune, la lutte prémature sur un terrain qui n'est pas celui qu'il a choisi ?

Cela suppose, au préalable, un regroupement des forces démocratiques. Elles viennent, précisément de se compter. Un peu plus de 60 pour cent des Français ne sont pas séduits par l'attrait de l'aventure.

Pour défendre la République, il y a tout de même encore des Républicains !

Y-a-t-il un « Plan de Gaulle » ? Telle est la question que se posent depuis les résultats des élections municipales certains journalistes. Peut-être eût-il mieux valu se poser la question avant les élections. Il faut considérer deux choses dans le « Plan de Gaulle ». Si l'on entend par « Plan » un ensemble coordonné de mesures économiques, sociales, capables de résoudre la « confiance », sur les Américains pour redresser l'économie française. Au point de vue social on ne trouve dans ses déclarations qu'un vague paternalisme fondé sur la « collaboration des ouvriers et des patrons », hérité de Mussolini, de Salazar ou de Pétain.

Le plan DE GAULLE, c'est le plan PÉTAIN

Il est intéressant de comparer ce que proposaient de La Roque et Gustave Hervé en 1935-1936 ce que Pétain a réalisé de 1940 à 1944, et ce que préparent de Gaulle et le R.P.F. à l'Assemblée.

CE QUE PROPOSENT GUSTAVE HERVE ET LA ROQUE	CE QUE PÉTAIN A REALISE DE 1940 A 1944	CE QUE PREPARENT DE GAULLE ET LE R.P.F.
Tactique électorale	Pétain n'a pas eu besoin d'employer cette tactique en 1940. Mais le « noyau » des différents partis avait été fait au préalable par Laval.	C'est la tactique employée par de Gaulle pour les élections municipales. C'est aussi celle de l'Assemblée du R.P.F. à l'Assemblée : le « cheval de Troie ».
Dissolution du Parlement. Révision de la Constitution dans un délai de six mois.	En 1940, les Chambres, après avoir donné les pleins pouvoirs constitutionnels à Pétain, sont mises en sommeil. Les « actes constitutionnels » sont pris en quelques jours, par décrets.	L'Etat-major de la rue de Solferino envisage la dissolution de l'Assemblée et la révision de la Constitution « dans les 48 heures ».
Ratification de la Constitution par un plébiscite.	Pétain avait prévu une Constitution et un plébiscite, mais il n'eut le loisir de réaliser ni l'un ni l'autre.	De Gaulle prévoit la ratification de la Constitution par un plébiscite.
Modes de scrutin	Pétain trouva plus simple une loi électorale qui permettrait à Pétain d'avoir la majorité absolue à la Chambre, devenue une simple Chambre d'enregistrement.	Adoption d'un scrutin majoritaire à un tour, avec dispositions permettant au R.P.F. d'obtenir plus de 50 % des sièges.
Rôle du chef de l'Etat	Pétain, chef de l'Etat, a les pleins pouvoirs. Il nomme et révoque les ministres. Il n'est astreint à aucun contrôle.	Une tête qui en soit une ! La Constitution de Bayeux prévoit un chef de l'Etat omnipotent.
Rôle des ministres	C'est ce que fit Pétain avec, d'une part, le Conseil d'Etat, et, d'autre part, les diverses commissions du « Conseil national » qui ne put d'ailleurs jamais fonctionner.	La « Constitution de Bayeux » prévoit une 2^e Assemblée de type corporatif, composée de notables, et surtout une commission de contrôle de la constitutionnalité des lois, ayant le pas sur les Assemblées élues.
Premières mesures	Interdiction du Parti Communiste. Eviction des communistes des syndicats. Etablissement de la censure. Interdiction des grèves. Epuration des fonctionnaires.	Ce sont exactement les mesures que le prépare l'Etat-major de de Gaulle. Il l'a laissé entendre dans ses récents discours, en parlant des « séparatisches » et de l'indépendance des syndicats.
Programme social	Formation d'une police spéciale, entièrement dévouée au chef de l'Etat.	Le R.P.F. prépare de Gaulle à l'Assemblée, à l'intérieur de l'entreprise, soit leur technique, soit leurs biens.

DOCTEURS ÈS RÉVOLUTION De Péguy à Camus

ES moralistes, les puristes en matière de révolution ne datent pas d'aujourd'hui. Aujourd'hui ils s'appellent Camus. Hier, ils s'appelaient Péguy.

En effet, le manifeste d'honnêteté intellectuelle (nous la verrons à l'œuvre) par lequel Péguy inaugure la série des Cahiers :

Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, emmuyeusement la vérité ennuyeuse, déstomber la vérité triste...

Ne dirait-on pas le leitmotiv des éditoriaux de *Combat*?

Qu'un congrès socialiste, maintenant, par souci de discipline intérieure et tactique vote cette motion :

La liberté de discussion est entière pour toutes les questions de doctrine et de méthode. Mais, pour l'action, les journaux devront se conformer strictement aux décisions du congrès interprétées par le comité général.

Notre homme s'insurge. On est honnête ou on ne l'est pas.

La sérenité parfaite, écrit-il, avec laquelle ce congrès a, pour le service intérieur du parti socialiste, supprimé la liberté de presse, m'a laisse stupide. Je sais bien que ce congrès était souverain. Mais aucun souverain, quand même il serait l'Internationale humaine, le génie humain, n'a le droit de se prononcer contre la vérité. On ne dispose pas de soi contre la vérité.

Péguy institue donc ses Cahiers dans le but de grouper autour de lui des militants ne mettant en œuvre que des moyens justes, en eux-mêmes, pour une fin juste, en soi. Le voici lancé de l'affaire Dreyfus où il a pris son élan, à la poursuite d'un socialisme platonique. Beau programme. Un correspondant toutefois, lui fait part de ses craintes : par son action tranchante et ses attaques obliques sur les tacticiens du socialisme va-t-il pas nuire au mouvement socialiste pris dans son ensemble ? Péguy répond (*O Camus ! O Herbart ! O Aron !*) :

Je crois que je combats plus que jamais pour le socialisme entendu purement, je crois que je combats contre un capitalisme ; il n'y a pas seulement des capitalistes d'argent ; Guesde est un capitaliste d'hommes. La révolution politique bourgeois a libéré les hommes ou du moins elle a été censée les libérer ; nous voulons affranchir les biens pour parfaire la libération des hommes ; ceux de nous qui commençons par commander ou asservir des révolutionnaires, — c'est tout un — bien loin qu'ils avancent dans la révolution sociale, au contraire sont en retard, en arrière de la révolution bourgeoise.

Ainsi l'U.R.S.S. n'existe pas, mais on parlait déjà d'un capitalisme d'un genre nouveau, plus rétrograde et plus dangereux que le capitalisme d'argent d'essence bourgeoise : un capitalisme d'hommes, d'essence prolétaria.

Staline n'était encore qu'un obscur militaire, mais déjà, paraît-il, de nouveaux tyrans s'étaient dressés du sein du peuple pour l'asservir.

Bref, la Révolution restait à faire, qu'on la disait déjà trahie !

Et quels étaient ces tyrans et ces trahisseurs ? Les pionniers de ce fameux socialisme français, dont on se réclame aujourd'hui pour combattre la « tyrannie » et la « trahison » en matière de révolution.

On voit, par cet exemple, que les critiques de nos docteurs ès révolution se moquent de l'histoire : elles précèdent l'événement, elles sont prises à priori.

On met en cause la politique de l'U.R.S.S. En vérité, c'est au principe de la dictature du prolétariat qu'on en a. On attaque le parti communiste : c'est la réalité de la lutte des classes que l'on veut masquer.

Irons-nous valoir au peuple, qui est en général simple et droit, la dictature impersonnelle du prolétariat ? écrivait Péguy. *Mais le premier citoyen libre à qui nous adressessons la parole nous dira simplement et droitement : Pardon, monsieur, mais je voudrais seulement savoir quelles personnes exercent la dictature impersonnelle de la classe ouvrière.* Et la lettre du provincial précise :

Quand un fils de bourgeois devient socialiste, avec ou sans les siens, ou malgré les siens, je dis et je crois que c'est, un morceau de la révolution sociale qui se fait, sans qu'importe, la dictature impersonnelle du prolétariat. C'est nous qui sommes les révolutionnaires.

Tout dépend de quelle révolution il s'agit, évidemment. Celle dont Péguy ne veut pas, ce texte nous l'indique : *Ce qu'il y a de pressé, d'urgent, c'est de barrer la route à la démagogie politique et sociale, intitulée socialiste, à la démagogie littéraire.*

Pour savoir à quoi tendait son « socialisme entendu purement », il faudra attendre Pétain.

En janvier 1941, Pierre Péguy, le fils, concluait sa présentation de Charles Péguy, le père, en ces termes :

Mais la jeunesse d'aujourd'hui qui veut rejouer une France à la mesure de son passé, comprend qu'elle a en Péguy un maître et un modèle unique entre tous. De lui elle apprendra tout le contenu de la nouvelle devise nationale : Travail-Famille-Patrie. De lui, la valeur unique du sacrifice. De lui enfin le mot suprême : Espérance.

(*i*) Pardon : ce dernier est déjà passé de *Combat* au *Figaro*, et du socialisme au gaullisme.

C'est qu'il n'existe pas de moyen terme. Il faut être matérialiste ou idéaliste. Révolutionnaire, ou réactionnaire. Pour la civilisation qui s'élaborera, ou pour celle qui tombe en ruine.

C. L. HOFMANN.

Paul-Louis Mignon.

LA VIE DES LETTRES

Une version définitive de la fameuse Anthologie néo-grecque, de Blaise Cendrars, va paraître aux Editions Contre. Cet ouvrage du globe-trotter impénitent sera, avant la guerre, un très grand retentissement. Les lecteurs qui y réuniront pourraient bien donner raison à ceux qui assurent que la poésie est la seule manifestation valable aujourd'hui de mentalité primitive.

M. Georges Duhamel qui, dans Scènes de la vie future, traitait le cinéma de « divertissement d'âme » et de « passe-temps de bovidé », et qui pensait les films de « tranches de vie stérilisées », a accepté qu'une firme hollywoodienne mette en conserve l'un des nouveaux romans de la Chronique des Pasquier.

Il s'agit du volume IX qui a pour titre Suzanne et les Jeunes hommes. Mais le film s'appelle, lui, *The Affairs of Susan*. Interprété par Joan Fontaine et George Brent, il passera bientôt sur les écrans français.

Les éditions du « Pré aux clercs » annoncent la parution prochaine d'un recueil d'André Verdet qui collabora, on le sait, avec Jacques Prévert pour son livre *Histoires*. Ce recueil a pour titre : *La Nuit n'est pas la nuit*.

Aux mêmes éditions, Maurice Tossé a publié *Les Scorpionnes*, avec ce sous-titre sibyllin : « La scorpionne aussi se sert de son dard. »

Le jeune romancier Jean-Gérard Chantefeuille publie ce mois-ci *Les mauvais jours*. Il assure que son roman est né « entre la Bible et Rimbaud ». Voilà qui excite l'appétit !

Qu'en apprécie ou non, la sensibilité un peu élémentaire et le réalisme facile des romans de M. Gilbert Dupé et des films qui en sont tirés (de *La Ferme* du pendu au *Bateau à soupe*), on ne peut qu'être d'accord avec lui pour protester contre la vague de pudore, dont il est la victime.

Il s'est trouvé, en effet, quelques jeunes Vendéens fanatiques pour manifester contre la projection de *La Ferme* du pendu, sous prétexte que ce film et le roman qui l'accompagne sont « un déshonneur, un déni de la religion et les mœurs des hommes » et « sont préjudiciables au Bocage et à la paysannerie française en général ».

À ce curieux jugement, entériné par le tribunal correctionnel de *La Roche-sur-Yon*, Gilbert Dupé répondait par avance, en déclarant d'après des incidents qui marquaient aussi la réalisation du film : « Ce qui me console et me récompense, c'est que ce sont les payans, les vrais, qui sont venus apporter leur concours amical et attentionné... Et mieux que personne, ils savent aussi que certains de leurs camarades ne sont pas des enfants de Marie et que l'on peut, aimant le vin et la belle chair, sans être pour cela de faux gars. »

Ed. P. SEGHERS
230, boulevard Raspail

ARAGON
EN ÉTRANGE PAYS
DANS MON PAYS LUI-MÊME
Première édition en France de...
EN FRANCE DANS LE TEXTE
ET EN ANGLAIS
Réunis en un même ouvrage et précédés
DE L'EXACTITUDE HISTORIQUE
EN POÉSIE
135 fr.

RETOUR D'ULYSSE

EST-CE le temps de la sagesse ? Il semble que les éditeurs aient épousé leur écurie de jeunes générations, lancées précipitamment sur le marché des lettres depuis trois ans (des centaines de noms qui jurent ainsi proposés à son admiration, combien le public a-t-il retenu ?). On revient aux valeurs de portefeuille, et les « anciens », ceux d'avant 39, rentrent l'un après l'autre en scène, comme des toréadors éprouvés après une course d'ouverture où se sont évertués les novices.

De ces rentrées, plusieurs sont suspectes et quasi honteuses (il arrive que la honte se déguise en provocation). C'est que certains silences, on le sait, succédaient à de générales paroles. T'il n'est point le cas de Louis Francis.

Louis Francis ne cherche la grande dans aucune adaptation héroïque des faits. Mais sa relation, qui est une œuvre de fidélité, si elle ne dissimile rien des peines servitudines ni des grandes dépressions, ne rend pas, malgré cela, un son désolé. Sans doute, chez ces combattants sans armes, la capacité de lutte était-elle stimulée par la perspective de la victoire. Mais surtout, de ce compte rendu vérifiable, sans mise en scène et d'une remarquable unité de ton, on voit s'élever peu à peu une idée assez consolante de la solidarité virile. Et d'assez beaux exemples d'énergie.

De cette énergie, l'auteur en paraît singulièrement pourvu, qui, au pire de ses souffrances, ne laisse pas de noter avec lucidité, non seulement les fluctuations de sa vie intérieure, mais mille traits humains suggestifs. Il faut dire que la matière était tentante pour un observateur de sa qualité. L'intenable retrace, pour chacun des auteurs, ce que la psychologie classique appelle une « crise », où les caractères individuels s'exaltent et se dénoncent. Ainsi, se justifie le propos de Louis Francis et la concentration de son récit dans le temps : ces quelques semaines de vie hagard en disent plus

long sur ses compagnons que les années de l'existence « sociale » des camps. Sous le vernis des éducations, des métiers (n'oublions pas qu'il s'agit d'officiers, souvent d'hommes d'âge), toutes les facettes de tant de tempéraments divers affleurent naïvement. Face à face avec les impératifs élémentaires, chaque personnalité s'avoue dans un mot, une allure, une forme donnée au rêve. Il en est sur ce point des Allemands de l'escorte comme des Français du troupeau. A part la faim, les mœurs incommodées les talonnent, et, en plus, ils sentent la catastrophe à leurs trousses, plusieurs savent leur terre natale envahir. La haine et l'orgueil commencent à renconter la

Marche d'autant plus harassante que ceux qui y participèrent étaient épousés par cinq ans de vie « au ralenti ». Fini le train-train misérable, mais quasi bourgeois, du camp, des universités et des popotes ; éclaté cet univers maigre et cauteleur, plus décent que l'univers concentrationnaire, « petite république secrète avec ses lois, ses institutions, son commerce, son économie politique, ses informations, ses intrigues, ses clans, ses succès, ses échecs, ses révanches... » Voici précisément, pèle-mêle sur la neige des routes, privés de tant de pauvres trésors accumulés depuis cinq ans, dans leurs solliers percés et leurs loques disparates, des êtres refuges vers les exigences originales, le sommeil, la nourriture, la chaleur, la résistance à la mort.

Louis Francis ne connaît la grande dans aucune adaptation héroïque des faits. Mais sa relation, qui est une œuvre de fidélité, si elle ne dissimile rien des peines servitudines ni des grandes dépressions, ne rend pas, malgré cela, un son désolé. Sans doute, chez ces combattants sans armes, la capacité de lutte était-elle stimulée par la perspective de la victoire. Mais surtout, de ce compte rendu vérifiable, sans mise en scène et d'une remarquable unité de ton, on voit s'élever peu à peu une idée assez consolante de la solidarité virile. Et d'assez beaux exemples d'énergie.

De cette énergie, l'auteur en paraît singulièrement pourvu, qui, au pire de ses souffrances, ne laisse pas de noter avec lucidité, non seulement les fluctuations de sa vie intérieure, mais mille traits humains suggestifs. Il faut dire que la matière était tentante pour un observateur de sa qualité. L'intenable retrace, pour chacun des auteurs, ce que la psychologie classique appelle une « crise », où les caractères individuels s'exaltent et se dénoncent. Ainsi, se justifie le propos de Louis Francis et la concentration de son récit dans le temps : ces quelques semaines de vie hagard en disent plus

long sur ses compagnons que les années de l'existence « sociale » des camps. Sous le vernis des éducations, des métiers (n'oublions pas qu'il s'agit d'officiers, souvent d'hommes d'âge), toutes les facettes de tant de tempéraments divers affleurent naïvement. Face à face avec les impératifs élémentaires, chaque personnalité s'avoue dans un mot, une allure, une forme donnée au rêve. Il en est sur ce point des Allemands de l'escorte comme des Français du troupeau. A part la faim, les mœurs incommodées les talonnent, et, en plus, ils sentent la catastrophe à leurs trousses, plusieurs savent leur terre natale envahir. La haine et l'orgueil commencent à renconter la

Marche d'autant plus harassante que ceux qui y participèrent étaient épousés par cinq ans de vie « au ralenti ». Fini le train-train misérable, mais quasi bourgeois, du camp, des universités et des popotes ; éclaté cet univers maigre et cauteleur, plus décent que l'univers concentrationnaire, « petite république secrète avec ses lois, ses institutions, son commerce, son économie politique, ses informations, ses intrigues, ses clans, ses succès, ses échecs, ses révanches... » Voici précisément, pèle-mêle sur la neige des routes, privés de tant de pauvres trésors accumulés depuis cinq ans, dans leurs solliers percés et leurs loques disparates, des êtres refuges vers les exigences originales, le sommeil, la nourriture, la chaleur, la résistance à la mort.

Louis Francis ne connaît la grande dans aucune adaptation héroïque des faits. Mais sa relation, qui est une œuvre de fidélité, si elle ne dissimile rien des peines servitudines ni des grandes dépressions, ne rend pas, malgré cela, un son désolé. Sans doute, chez ces combattants sans armes, la capacité de lutte était-elle stimulée par la perspective de la victoire. Mais surtout, de ce compte rendu vérifiable, sans mise en scène et d'une remarquable unité de ton, on voit s'élever peu à peu une idée assez consolante de la solidarité virile. Et d'assez beaux exemples d'énergie.

De cette énergie, l'auteur en paraît singulièrement pourvu, qui, au pire de ses souffrances, ne laisse pas de noter avec lucidité, non seulement les fluctuations de sa vie intérieure, mais mille traits humains suggestifs. Il faut dire que la matière était tentante pour un observateur de sa qualité. L'intenable retrace, pour chacun des auteurs, ce que la psychologie classique appelle une « crise », où les caractères individuels s'exaltent et se dénoncent. Ainsi, se justifie le propos de Louis Francis et la concentration de son récit dans le temps : ces quelques semaines de vie hagard en disent plus

long sur ses compagnons que les années de l'existence « sociale » des camps. Sous le vernis des éducations, des métiers (n'oublions pas qu'il s'agit d'officiers, souvent d'hommes d'âge), toutes les facettes de tant de tempéraments divers affleurent naïvement. Face à face avec les impératifs élémentaires, chaque personnalité s'avoue dans un mot, une allure, une forme donnée au rêve. Il en est sur ce point des Allemands de l'escorte comme des Français du troupeau. A part la faim, les mœurs incommodées les talonnent, et, en plus, ils sentent la catastrophe à leurs trousses, plusieurs savent leur terre natale envahir. La haine et l'orgueil commencent à renconter la

Marche d'autant plus harassante que ceux qui y participèrent étaient épousés par cinq ans de vie « au ralenti ». Fini le train-train misérable, mais quasi bourgeois, du camp, des universités et des popotes ; éclaté cet univers maigre et cauteleur, plus décent que l'univers concentrationnaire, « petite république secrète avec ses lois, ses institutions, son commerce, son économie politique, ses informations, ses intrigues, ses clans, ses succès, ses échecs, ses révanches... » Voici précisément, pèle-mêle sur la neige des routes, privés de tant de pauvres trésors accumulés depuis cinq ans, dans leurs solliers percés et leurs loques disparates, des êtres refuges vers les exigences originales, le sommeil, la nourriture, la chaleur, la résistance à la mort.

Louis Francis ne connaît la grande dans aucune adaptation héroïque des faits. Mais sa relation, qui est une œuvre de fidélité, si elle ne dissimile rien des peines servitudines ni des grandes dépressions, ne rend pas, malgré cela, un son désolé. Sans doute, chez ces combattants sans armes, la capacité de lutte était-elle stimulée par la perspective de la victoire. Mais surtout, de ce compte rendu vérifiable, sans mise en scène et d'une remarquable unité de ton, on voit s'élever peu à peu une idée assez consolante de la solidarité virile. Et d'assez beaux exemples d'énergie.

De cette énergie, l'auteur en paraît singulièrement pourvu, qui, au pire de ses souffrances, ne laisse pas de noter avec lucidité, non seulement les fluctuations de sa vie intérieure, mais mille traits humains suggestifs. Il faut dire que la matière était tentante pour un observateur de sa qualité. L'intenable retrace, pour chacun des auteurs, ce que la psychologie classique appelle une « crise », où les caractères individuels s'exaltent et se dénoncent. Ainsi, se justifie le propos de Louis Francis et la concentration de son récit dans le temps : ces quelques semaines de vie hagard en disent plus

long sur ses compagnons que les années de l'existence « sociale » des camps. Sous le vernis des éducations, des métiers (n'oublions pas qu'il s'agit d'officiers, souvent d'hommes d'âge), toutes les facettes de tant de tempéraments divers affleurent naïvement. Face à face avec les impératifs élémentaires, chaque personnalité s'avoue dans un mot, une allure, une forme donnée au rêve. Il en est sur ce point des Allemands de l'escorte comme des Français du troupeau. A part la faim, les mœurs incommodées les talonnent, et, en plus, ils sentent la catastrophe à leurs trousses, plusieurs savent leur terre natale envahir. La haine et l'orgueil commencent à renconter la

Marche d'autant plus harassante que ceux qui y participèrent étaient épousés par cinq ans de vie « au ralenti ». Fini le train-train misérable, mais quasi bourgeois, du camp, des universités et des popotes ; éclaté cet univers maigre et cauteleur, plus décent que l'univers concentrationnaire, « petite république secrète avec ses lois, ses institutions, son commerce, son économie politique, ses informations, ses intrigues, ses clans, ses succès, ses échecs, ses révanches... » Voici précisément, pèle-mêle sur la neige des routes, privés de tant de pauvres trésors accumulés depuis cinq ans, dans leurs solliers percés et leurs loques disparates, des êtres refuges vers les exigences originales, le sommeil, la nourriture, la chaleur, la résistance à la mort.

Louis Francis ne connaît la grande dans aucune adaptation héroïque des faits. Mais sa relation, qui est une œuvre de fidélité, si elle ne dissimile rien des peines servitudines ni des grandes dépressions, ne rend pas, malgré cela, un son désolé. Sans doute, chez ces combattants sans armes, la capacité de lutte était-elle stimulée par la perspective de la victoire. Mais surtout, de ce compte rendu vérifiable, sans mise en scène et d'une remarquable unité de ton, on voit s'élever peu à peu une idée assez consolante de la solidarité virile. Et d'assez beaux exemples d'énergie.

De cette énergie, l'auteur en paraît singulièrement pourvu, qui, au pire de ses souffrances, ne laisse pas de noter avec lucidité, non seulement les fluctuations de sa vie intérieure, mais mille traits humains suggestifs. Il faut dire que la matière était tentante pour un observateur de sa qualité. L'intenable retrace, pour chacun des auteurs, ce que la psychologie classique appelle une « crise », où les caractères individuels s'exaltent et se dénoncent. A

NOCIVITÉ DES COULEURS SANS DANGER

Crossfire

Il y a déjà une manière de querelle de *Crossfire*. On a dit que le film, en soi, était insuffisant, qu'il n'épuisait pas, et pour cause, la question juive; qu'il n'était qu'un film policier comme un autre.

Nous payons pour constater la débilité mentale, l'abîme de conformisme où se roule la moyenne de ces films américains dont l'enivrement prend d'effarantes proportions : 1^{er} semestre 1947 : 338 films américains pour 55 français ont obtenu le visa de censure, contre respectivement 145 et 46, pendant le second semestre 1946 et 38 et 35 pendant le premier.

Il est clair en tout cas, et avant tout, que *Crossfire* se sépare tellement de l'écrasante majorité de ces objets-films standards, que de grandes précautions sont nécessaires pour en parler.

J'entends bien que l'histoire du sol-

dat ivre qui tue un juif par haine raciale est l'imitée, et qu'il eût été mieux par exemple, que le soldat ne fût pas ivre. J'accorde volontiers que la forme du récit conduit à s'intéresser autant à la découverte du coupable qu'à l'examen sérieux de son mobile. Je sais bien, enfin, que le film ne donne qu'un très faible reflet des préjugés antisémites aux U.S.A. et bien plus faible encore de l'hystérie raciste qui y règne, dont un film consacré au lynchage d'un nègre aurait été sûrement bien plus révélateur. Mais, dans le grand délire de la propagande belliciste, entre trois couplets sur le rideau de fer ou les états « policiers », l'antisémitisme ouvert ou allusif est une arme de pre-

mier ordre. Nos torchons du P.R.L. ne s'y trompent pas.

Dans ces conditions le film d'Edward Dmytryk, admirablement fait, plein de violence et de justesse, est donc un grand acte de courage. Il nous montre, sans ménagement, une sorte de bureaucratie militaire artificiellement maintenue en service, sans y croire, et avec quelque raison. En bref, un merveilleux terrain pour le développement du fascisme, et de sa première manifestation, la rage antisémite. Plaise à l'Armée du Salut de trouver exceptionnel et sans signification le crime raciste du soldat Montgomery; pour moi, je persiste à penser qu'il fallait « en avoir » pour oser infléchir de cette façon le genre film-déictive dans les conditions présentes de vie et de production des films aux U.S.A.

Car, la vraie question posée par *Crossfire* est finalement celle de la liberté.

Il y a gros à parier qu'Edward Dmytryk n'a pas choisi d'attaquer « la question juive » par ce biais. Toute « dignité de la liberté d'expression dans le monde occidental » mise à part, les producteurs-distributeurs de toute l'Amérique seraient morts de saisissement sans l'histoire policière. Qui bâmera Dmytryk d'avoir choisi entre un film policier et pas de film du tout ?

Tout compte fait, on reproche à *Crossfire* d'être en « couleurs sans danger ». L'histoire de sa condamnation récente par la « commission de recherches des activités antiaméricaines » et de son interdiction par le service de contrôle des films de la marine américaine n'en serait que plus drôle.

Pourtant, on aurait tort d'en rire. L'allusion la plus discrète à un certain nombre de problèmes, comme les rapports du fascisme et de l'antisémitisme, ou la permanence du fascisme — la moindre réserve sur la beauté de la vie en société dans le régime capitaliste — tendent à devenir un grave délit. La presse se déchaîne contre le *Stranger* d'Orson Welles, confuse pourtant, romantique et par elle peinture d'un réseau nazi clandestin. *Monsieur Verdoux*, le dernier film de Chaplin, est, je crois bien, plus limité et désabusé que violent et destructeur; il faut voir pourtant avec quelle précipitation on l'a éliminé des écrans américains. Je m'abstiens volontairement de parler, dans le détail, de la fantastique imbécillité des poursuites engagées récemment contre les « rouges » de Hollywood. Toute la presse a parlé du merveilleux complet marron clair d'Adolphe Menjou, dénonçant l'influence de Moscou, au milieu des photographes. Je persiste à ne rien trouver drôle de ce délire de la peur.

PIERRE KAST.



« The Stranger » film 1946 de Orson Welles avec Orson Welles et Loretta Young.

BONNARD et Roussel (tous deux nés en 1867), voilà deux anciens compagnons que l'on se souvient d'avoir vus ensemble sur les tableaux corporatifs.

Il arrive qu'aujourd'hui leur mémoire est à nouveau associée par deux grandes expositions, l'une de Bonnard, à l'Orangerie, l'autre de Roussel, à la Galerie Charpentier.

L'admiration que nous portons aux peintres modernes, hardis inventeurs de formes, a un peu relégué dans l'ombre un peintre devenu aussi lumineux et chatoyant que Bonnard, et c'est assez naturel si l'on songe que l'on ne peut mettre sur le même plan plusieurs maîtres de peindre et qu'il faut choisir.

On a vanté la perpétuelle jeunesse de Bonnard, à juste titre ; c'était une jeunesse 1900, bien préservée jusqu'à nos jours, ce qui peut être tenu pour miraculeux. Il y a, à l'Orangerie, de quoi nous séduire. Les visiteurs reconnaîtront d'ailleurs maintes pièces présentées en diverses expositions de ces dernières années où l'on reparla beaucoup de Bonnard, et notamment à une importante exposition présentée en 1946 par M. Bernheim. Ici, nous suivrons l'évolution de Bonnard depuis ses scènes de la vie parisienne, ses cartons, l'époque des fiacres, les bandes d'enfants noirs, vêtus de pelerines, les ménagères, le goûter japonais, les intimités, gris délicats des langes de femmes, les bas noirs

LA PEINTURE

BONNARD et ROUSSEL

sur les chaises nuancées, les mises en page habiles et imprévues, puis la lumière progressivement plus chaude et chatoyante, blonde aux ombres mauves. Profusion de belles taches, semi-multicolores et vifs de touches savamment agencées, les paysages ont souvent un aspect fouillis, quand même plaisant à l'œil. Certains cabinets de toilette ont un charme inoubliable comme celui où, à travers l'eau de la baignoire, transparaît le corps d'une baigneuse, baignoires, eau, corps, tout cela nageant avec les langes, le carrelage, les tentures des murs à la même surface d'une lumière aussi transparente que multicolore.



Roussel n'avait pas fort le goût du dessin et n'y excellait pas. Ses personnages sans contours fondent dans l'air ensoleillé des jardins. Car, bien qu'il eût fait quelques scènes d'intérieur, ces peintres commençant par l'intimité, il peignit surtout des fêtes galantes, grou-

pes habillés ou nus dans les vergers, les bois, les jardins d'où l'on voit la mer. Ses personnages devinrent peu à peu exclusivement mythologiques : sirènes, satires, etc., les fêtes galantes se firent bacchanales. Mais s'il n'y avait guère de dessins dans ses tableaux dont il eût aimé que la composition eût l'ordonnance de celles de Poussin, les couleurs, dont il eût désiré probablement qu'elles eussent la sensualité de celles de Rubens, ne sont pas toujours bien suggestives, toutes mutes et granuleuses qu'elles apparaissent généralement. Sa palette est assez terne, fades sont les vertes de ses copieux feuillages ; ses bleus de ciel ou de mer ne sont rien moins, dans ses grands panneaux, que du bleu de lessive. Il s'adonna aux vastes décos et l'on nous montre, faubourg Saint-Honoré, un rideau de théâtre où rougeote une bacchanale conventionnelle et de mauvais goût, immense linceul ou rouler les trop grandes ambitions ou les erreurs de cet ancien compagnon des « intimistes ».

GEORGES LIMBOUR

L. CHAGALL
Charlie Chaplin
de la peinture

CHAGALL est revenu des Etats-Unis où il s'était réfugié pendant la guerre. Nous nous félicitons de la consécration officielle que lui apporte l'exposition organisée au Musée d'Art moderne. Au moment où, au nom de la « Réconciliation française », on voudrait proposer à notre admiration tant d'artistes qui surent plaire aux fidèles de Pétain et d'Hitler, il est heureux que le musée de la ville de Paris présente des œuvres qui eurent l'honneur d'être proscribes par les inquisiteurs nazis. L'immense pitié de Chagall pour les misérables ne pouvait qu'exaspérer ceux pour qui l'art ne doit procéder que de l'exaltation de la violence.

De 1908 à 1947, l'œuvre de Chagall se développe avec une frappante unité. Un sentiment d'amour profond pour le sol natal en est une des bases essentielles. Jusqu'en 1910, les tableaux peints en Russie sont sombres, animés par le seul jeu des valeurs. Dès l'arrivée du peintre à Paris, sa palette s'éclaire, ses gris se colorent, et naissent ces tons étranges et envoûtants, ces bleus et ces violets sensuels, équivalents plastiques de la joie déchirante de l'enfance retrouvée. Mais les thèmes, que ce soit la poignante tristesse devant le malheur ou le chant d'amour à la vie, sont les mêmes et tout imprégnés d'une atmosphère russe. Car si Chagall a quitté la Russie (il y est d'ailleurs revenu à la fin de la guerre et a exercé d'importantes fonctions, jusqu'en 1922, à Vitebsk, sa ville natale), c'est pour des raisons purement plastiques.

Il s'en explique lui-même : « Paris était déjà la capitale mondiale de la peinture. J'avais besoin de la couleur, la couleur qui est le souci le plus constant et le plus important des peintres français. En Russie, la peinture ne satisfaisait pas ma soif de couleurs. Je suis venu à Paris comme Van Gogh, Modigliani, Picasso et tant d'autres... Du XVII^e au XIX^e siècles, les peintres français affaient bien vivre à Rome. Je suis venu à Paris comme Poussin, Le Lorrain ou Corot sont allés à Rome. »

Les êtres vivants de Chagall ont la démarche funambulique des inadaptés. Ils provoquent une sorte de pitié toute mêlée de remords. Il y a une parenté remarquable entre Chagall et Chaplin. L'art de l'un, comme celui de l'autre, est né du sentiment profond des contradictions de l'ordre social actuel. L'inadaptation de leurs personnages, par le privilège de la poésie authentique qui les anime, fait apparaître, sous une lumière aveuglante, le caractère féroce et impitoyable de la loi de la jungle qui régit le monde capitaliste. La condamnation que proclame la peinture de Chagall devient plus tragique encore par la fraternité qu'elle exprime pour les juifs persécutés. La révolte contre le sort inique de ses frères, Chagall la traduit pathétiquement dans toutes ses toiles. Et ce n'est pas seulement dans le chandelier à sept branches signant des visions apocalyptiques de la guerre, mais surtout dans cet oeil si plein de détresse que l'on retrouve toujours chez ses animaux, comme chez ses êtres humains.

Ce cri d'appel à la justice n'est pas non plus désespéré, car Chagall sait que toutes ces détresses ne sont pas, comme voudraient le faire croire de faux prophètes, inhérentes à la condition humaine. Nous sentons, sous ses couleurs de rêve, sous la douceur de ses visages, ce bonheur de l'homme dans la paternité et l'amour, qu'un monde délivré de ses tares sociales pourra affirmer.

Chagall nous dit :

— Pourquoi peignez-vous, avons-nous demandé à Chagall.

— C'est mon seul moyen d'exprimer mon amour, ma gratitude de ce que je marche sur la terre. Je ne sais pas à quel point j'ai réussi. Peut-être un autre travail m'eût-il mieux convenu. Je n'ai pas pensé à ça.

— Pour qui peignez-vous ?

— Pour tout le monde (et pour moi-même). J'ai travaillé pour mon pays où, à ma naissance, j'ai reçu tous les éléments de mon univers. Je ne les ai pas inventés. J'ai travaillé pour la France, ma seconde patrie. Elle a éclairci ma palette ; elle a projeté sur moi, quand j'ai quitté la Russie tsariste, en 1910, des lieux d'espoirs colorés. Comment ne pas dire que je travaillais aussi pour celle qui m'a inspiré toute ma vie : elle fut ma palette !

— En fait, quel public estimez-vous atteindre en France ?

— Ce public qui va vers une certaine pureté du cœur, vers la justice et l'amour de l'homme, vers tout ce qui fut, tout récemment, et comme jamais auparavant, foulé aux pieds.

— Estimez-vous qu'il faille une « éducation picturale » pour goûter la peinture ?

— Il faut, bien sûr, une certaine éducation systématique, mais pas seulement artistique, une éducation plus générale, conditionnée par le lieu et le moment.

— Apollinaire a dit que vous étiez « surréaliste ». Je pense qu'il entendait plutôt par ce mot une constante dans l'histoire de la peinture, qu'une école momentanée ?

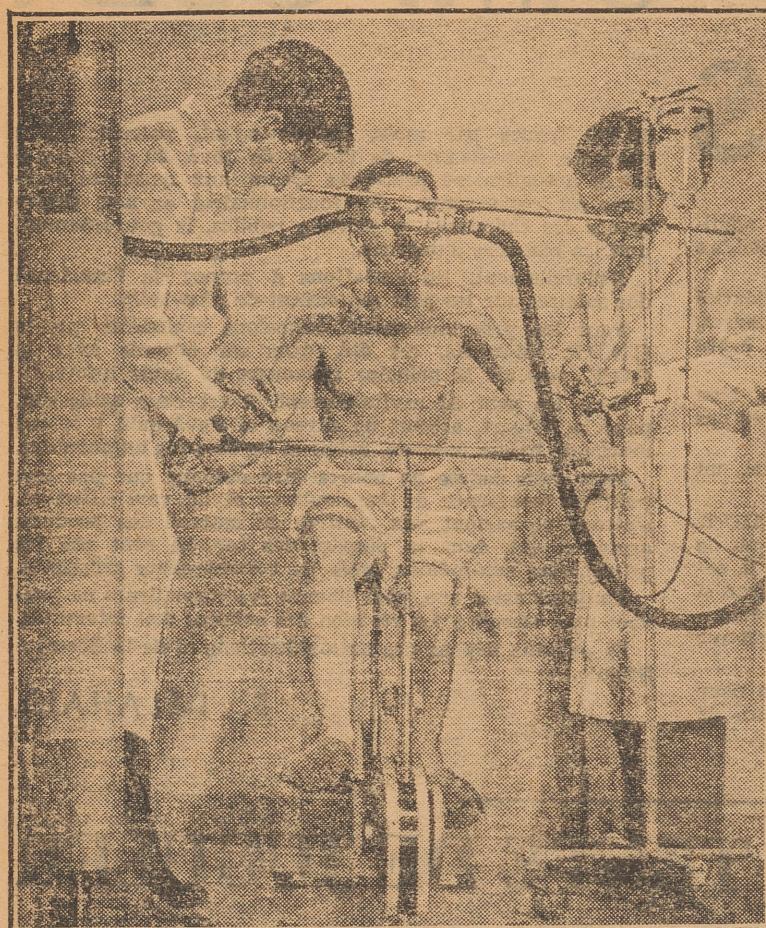
— Ce n'est pas le mot surréaliste qu'Apollinaire a prononcé dans mon atelier de la Ruche, mais celui de *sumaturel*. Le surréalisme, à ce moment-là, n'existant pas encore. Il est apparu près de vingt ans plus tard. Presque sous la forme de « parti ». Apollinaire était trop grand pour penser à une école momentanée. Il s'agissait bien pour lui d'une constante dans l'histoire de la peinture.

— Depuis le cubisme et le surréalisme, voyez-vous, en matière de peinture, se dessiner des mouvements importants ?

— Il m'est bien difficile de répondre à cela. Il me semble que nous soyons à un tournant historique particulier. Je ne crois pas, cependant, que l'époque actuelle n'ait pas — comme toutes les époques — en embryon, un aussi grand nombre de talents et de génies semés par la nature. Seulement, ces futurs génies n'ont pas toujours le même destin.

MORINEAU

Une prouesse chirurgicale : L'introduction d'un tube dans le cœur



Avec le tube dans le cœur le sujet fait des exercices fatigants sur un vélo. Les médecins prélèvent pendant ce travail des échantillons de sang à l'artère (médecin de gauche) et dans le tube (médecin de droite) en vue de comparer les deux espèces de sang pendant les exercices

EN QUELQUES MOTS

Thérapeutique radioactive

Dans les cas de cancer de la thyroïde, de bons résultats ont été obtenus dans 15 % des cas.

Pour les cas de thyroïde hyperactive, mais non cancéreuse, on a obtenu 80 % de succès. On a également obtenu de bons résultats sur les cancers de la peau, en remplaçant le traitement par rayons X (qui peut donner des troubles en profondeur) par du papier bavard imprégné de radio-phosphore.

Pour les leucémies, les espoirs que l'on avait concernant l'usage du radio-phosphore ont été déçus. Mais dans le cas contraire de prolifération surabondante de globules rouges (polycythémia vera), les résultats ont été excellents (dans 50 % des cas).

On essaie aussi des traitements par protons pour les organes en profondeur... On envisage également de rendre radioactif du bore préalablement ingéré, en l'irradiant avec un faisceau de neutrons pour le rendre radio actif sur place.

Dans les cas de gangrène, les radio-traceurs sont précieux pour repérer les points de blocage des artères (radio scellé).

Le Dr Low Beer (Université de Californie) a fait ingérer du radio-phosphore à des malades qu'il devait opérer de cancers du sein. La région malade s'est montrée 25 % plus radio-active que les régions saines. Parmi 20 cas douteux, ils ont présenté ce symptôme ; 9 autres n'avaient que des tumeurs bénignes, et un avait une tumeur maligne extrêmement petite.

Tout ceci a été obtenu avec les quelques radio-éléments du début. Mais lorsque l'on parviendra à incorporer ces radio-éléments à des corps complexes — amino-acides et hormones — pour lesquels les tissus cancéreux ont une grande affinité, on possédera un élément de diagnostic pour le cancer.

Or le radio-iode coûte actuellement 1,05 dollar, le radio-phosphore 1,02 dollar, le radio-soufre 36,55 dollars, alors que le traitement par rayons X revient à 3 et 5 dollars. Le radio-carbone revient à 50 dollars et le radio-argent à 35 dollars. Ces prix sont inférieurs au prix de revient que l'on espère pouvoir encore diminuer.

Une étude sur les centres récepteurs du cerveau humain

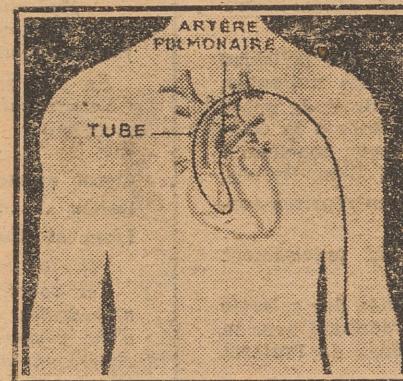
Une conférence d'un éminent physiologiste soviétique, l'académicien Constantin Bykov, au sujet des nouvelles découvertes réalisées dans le développement de la théorie de Pavlov sur l'activité nerveuse supérieure a éveillé un vif intérêt.

L'académicien Bykov est l'un des disciples du grand Ivan Pavlov. En étudiant la théorie de son maître, C. Bykov développa, en particulier, la théorie de la connexion entre l'écorce cérébrale (ou cortex) et les organes internes. Il a prouvé qu'il existe dans l'organisme humain des centres qu'il appelle « récepteurs » et qui signalent aux cortex un manque de nourriture ou d'eau dans l'organisme. C'est du cortex que proviennent les sensations de faim ou de soif.

L'organisme animal et l'organisme humain ont des centres semblables, qui enregistrent les excitations mécaniques, chimiques et thermi-



Les docteurs surveillent sur un écran fluorescent à rayons X, l'introduction du tube dans le cœur à travers le bras gauche. En le poussant plus loin les médecins peuvent prélever du sang dans le foie, les reins ou le cerveau. Cette opération sans douleur permet de diagnostiquer les maladies de la circulation du sang.



Ce dessin représente le trajet du tube qui suit la veine en passant par le côté droit du cœur dans l'artère pulmonaire

Qu'est-ce que la streptomycine ?

Il était difficile, jusqu'à présent, d'employer la streptomycine sur une large échelle. Sa production limitée ne permettait pas de la mettre à la disposition des praticiens. Si, à l'heure actuelle, les quantités de produit dont on dispose sont encore restreintes, on peut prévoir que, dans un avenir assez proche, on pourra généraliser la thérapeutique par streptomycine.

Mais qu'est-ce que la streptomycine ? C'est une substance qui s'oppose à la vie. Entendons-nous ; il ne s'agit pas d'un poison mais d'un corps qui arrête la multiplication des cellules vivantes. Par là elle s'apparente à la pénicilline, à la clitoxybine.

Mais, alors que la pénicilline est détruite dans le tube digestif, la streptomycine peut être introduite dans l'organisme par voie buccale. Toutefois, elle est d'une plus grande efficacité si on l'injecte par voie sous-cutanée, intramusculaire ou intraveineuse. Ces injections doivent se faire toutes les trois ou quatre heures car, et par là encore elle s'apparente à la pénicilline, la streptomycine est rapidement excrétée par l'urine. Les doses utilisées pour l'homme varient entre 1 à 3 grammes par 24 heures et peuvent atteindre, dans des cas tout à fait exceptionnels, 10 grammes par jour.

En tout cas, le traitement complet comporte des doses totales élevées. La quantité totale à administrer aux malades tourne autour de 360 grammes, 1 gramme correspondant à un million d'unités.

PRIX NOBEL ET SPECIALISTES DE PREMIER PLAN

ont collaboré pour que le numéro d'octobre de

atomes

soit la PUBLICATION DE CHOIX à la portée de tous ceux qui s'intéressent à la Science.

Présentation nouvelle sans augmentation de prix — en vente partout — 36 p. illustrées. 40 fr.

Quoique le traitement de la tuberculose par la streptomycine ait donné d'excellents résultats, il ne semble pas que son action sur l'homme soit efficace dans les cas de tuberculose clinique. Elle s'opposerait à la multiplication des bacilles plus qu'elle ne les détruirait, mais la prolongation du traitement est parfois rendue impossible par l'apparition de phénomènes d'intoxication.

Par contre, la streptomycine paraît donner, chez l'homme, de très bons résultats dans la lutte contre les infections dues à des germes gram-négatifs. On a obtenu également des succès dans le traitement de certaines maladies comme la stuaérie.

Signalons, pour terminer, que certains troubles visuels ou auditifs ont été enregistrés à la suite d'injections prolongées de streptomycine.

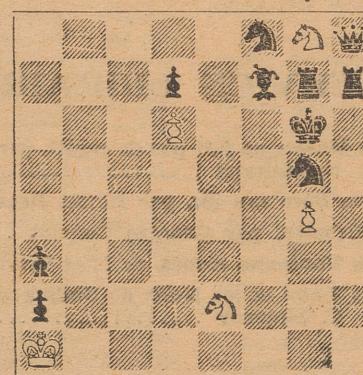
J. MOULINS.

Un groupe de docteurs américains vient de réussir une prouesse clinique. Il s'agit de l'introduction d'un tube long et fin, dans le cœur, en passant par la veine du bras et en contournant l'épaule. Le groupe de chercheurs en question a réalisé avec succès cette audacieuse opération qui semble, au premier abord, très dououreuse mais qui, pourtant, ne provoque pas la moindre douleur. Pourquoi cette opération, délicate entre toutes ? Le sang qui circule dans le cœur a une teneur en oxygène différente de celle du sang qui parcourt les veines des bras et des jambes. Or, pour le diagnostic précis de certaines maladies, il est indispensable de prélever un échantillon du sang du cœur. Eh bien ! avec le tube en question on peut tirer sans danger du sang de l'intérieur de celui-ci (voir photos ci-contre).

Mais les choses n'en restent pas là. En poussant le tube au-delà du cœur, on peut prélever du sang dans les reins, le foie ou le cerveau. L'analyse de ces échantillons ne court pas seulement à l'établissement exact de diagnostics mais fournit aussi des renseignements extrêmement précis sur le travail normal des organes qui ne sauraient être explorés autrement tant que le sujet est vivant.

T. L.

Problème inédit N° F. 22 T. KARDOS (Budapest)



LES ECHECS

PAR R. CHERNY

LES FINALES INSTRUCTIVES

13 blancs : Blackburne (1874). Rh1, Dh5, Ta1, Tf1, Fe1, Fc4, Cd5, Cg5, Pa2, b2, e4, g2, h2.

15 noirs : Eg7, Dd8, Ta8, Tf8, Fc8, Fc5, Cg6, Ch6, Pa7, b7, c2, c7, d6, f7, h7. Aux blancs à jouer.

Voici la magnifique combinaison qui fut jouée par Blackburne :

1. DxCh6+, RxD.
2. Ce6+, Rh5.
3. Fe2+, Rh4.
4. Tf4+, CxT.
5. Pg3+, Rh3.
6. CxC mat.

UNE RÉVISION QUI S'IMPOSE : CELLE DES SALAIRES

UNE démocratie ne saurait exister sans que soit assurée la vie des travailleurs. Le minimum que l'on puisse demander, c'est que ces derniers puissent, en échange de leur travail, mener une existence décente.

Pour affirmer que ce minimum est actuellement atteint, il faudrait une singulière impudente. *Le Monde* lui-même ne l'a pas.

« Nous savons fort bien que le niveau de vie des travailleurs est inférieur au niveau des prix et qu'il est trop facile de prêcher la résignation, de dire que nous devons tous, à notre place, supporter une partie des pertes matérielles subies par le pays. Il y a toujours quelque hypocrisie et quelque égoïsme dans ces sermons trop aisés. »

Ainsi s'exprime M. Rémy Roure dans le numéro daté du 23 octobre. Dont acte !

De 1945 à 1947, le revenu national s'est considérablement accru, étant donné que la production est passée d'un niveau très bas à un indice voisin de celui de 1938.

Or, le revenu des salariés n'a nullement augmenté en proportion. A une production redevenue presque normale, malgré les limites que lui impose le manque de charbon, correspond actuellement une situation matérielle inacceptable pour l'ensemble de ceux qui vivent d'un salaire. Beaucoup d'entre eux manquent du nécessaire; ils ne peuvent plus s'alimenter suffisamment, ni se vêtir.

Il est clair que, dans la mesure où les salariés ne profitent pas de l'amélioration de la conjoncture économique et de l'augmentation du revenu général du pays, d'autres en profitent d'autant plus.

Comme l'avoue M. Rémy Roure, les prêches que font ces autres pour en appeler à l'esprit de sacrifice des travailleurs sont plutôt déplacés...

Les sacrifices, les salariés ont prouvé qu'ils savaient les accepter.

Mais, s'ils en font, c'est pour améliorer dans l'avenir leur sort, en même temps que celui de la nation.

Or, le gouvernement Ramadier pratique une politique antiouvrière et vend à l'encaissement l'indépendance nationale. Sécurité sociale, statut des fonctionnaires, droit de grève sont menacés. L'économie française est offerte à la colonisation américaine, comme le prouve de façon concluante l'exemple du cinéma, objet des tractations Blum-Byrnes.

« Se sacrifier » pour faciliter de telles entreprises correspondrait à une volonté de suicide.

Défendre la démocratie et le pays, c'est précisément s'y opposer.

Ainsi, aujourd'hui plus que jamais, la lutte des salariés pour faire aboutir leurs revendications se confond avec la lutte pour la démocratie et pour la défense de l'intérêt national.

Pour être forts et pour triompher, les travailleurs doivent être unis et organisés.

L'organisation qui les réunit pour la plupart et qui est seule à les défendre valablement dans tous les cas, c'est la C.G.T.

Que l'objectif des ennemis de la démocratie soit de disloquer d'abord la C.G.T., rien n'est donc plus logique.

Le malheur, pour eux, c'est que rien ne soit plus difficile.

Dans deux branches très importantes de l'activité nationale, celle des transports maritimes et celle des transports de voyageurs dans l'agglomération parisienne, on a mésestimé la force des travailleurs et on les a réduits à la grève. On pensait les faire céder et désconsiderer leurs dirigeants syndicaux. On espérait détruire la cohérence du mouvement en détachant les cadres, soit par des séductions, soit par des menaces.

« Du commandant au mousse, du chef-mécanicien au nettoyeur, du commissaire au garçon, fait unique dans les annales du mouvement syndical maritime, tous ensemble, ils viennent de faire grève. »

Ainsi s'exprimait, dans la *Vie ouvrière* de la semaine dernière, A. Gruenais, secrétaire général de la Fédération nationale des syndicats maritimes.

En 48 heures, gain de cause était obtenu, et notamment 15 % d'augmentation : « Si la grève a été d'autant courte, précisait Gruenais, c'est incontestablement grâce à l'union des états-majors et des équipages. »

Dans un élan unanime, les agents du métro, ingénieurs comme poinçonneurs de tickets, ont obtenu les avantages demandés.

L'accord conclu a stipulé « qu'aucune sanction administrative ne serait prise et qu'aucune poursuite judiciaire ne serait suivie pour faits de grève ».

Le gouvernement a dû renoncer, grâce à la solidarité de tous, aux mesures qu'il envisageait contre les cadres, coupables de n'avoir pas répondu pendant la grève à ses réquisitions illégales.

Dans les deux cas, marine marchande et métro, bien qu'il s'y soit d'abord refusé, il a dû négocier avec les délégués cégétistes pendant la grève.

Peut-être en sera-t-il incité à plus de prudence, un autre jour, avant d'en provoquer une nouvelle...

Les coups de boutoir que l'on voulait porter à la C.G.T. ont piémusement échoué. Ils n'ont eu, pour effet, que de renforcer son autorité et son prestige. Au début de la semaine dernière, la grève du métro à peine terminée, Daniel Mayer, ministre du Travail, éprouvait le besoin de demander au bureau confédéral de bien vouloir venir l'entretenir des revendications de l'heure...

On l'a renseigné : Révision générale des salaires pour le 1^{er} décembre, avec minimum vital aux alentours de

10.500 francs par mois. En attendant, paiement d'un acompte provisionnel de l'ordre de 15 à 20 % des salaires actuellement pratiqués. Quant aux questions relatives au reclassement des fonctionnaires et aux traitements des cheminots et services publics, le gouvernement doit les résoudre d'urgence.

Naturellement, les variations à propos de l'incidence des salaires sur les prix reprennent de plus belle.

Pour les prix industriels, rappelons seulement que le C.N.P.F. lui-même, cet été, dans ses accords avec la C.G.T., rejetait le principe fallacieux du cycle infernal.

Pour les prix du ravitaillement, il est clair qu'ils ont, pour la plupart, atteint un niveau si élevé qu'il y a une marge de baisse possible, même si les salaires augmentent.

Mais cette baisse ne pourra être obtenue que par une politique cohérente de l'agriculture et du ravitaillement, s'attaquant surtout aux maîtres du marché des produits agricoles qui, dans la plupart des cas, ne sont pas les producteurs eux-mêmes, mais les commerçants grossistes.

Toujours est-il que, pour l'heure, les travailleurs ne peuvent plus attendre. La révision des salaires doit intervenir.

Et pas aux dépens des nationalisations ni de la Sécurité Sociale.

B. DELAHAIE.

LA ROUMANIE TENTE DE JUGULER l'inflation

POUDRE comprendre le sens et la portée des mesures d'assainissement prises en août dernier par le gouvernement du Dr Grăza, on ne peut mieux faire que de citer certains chiffres montrant le degré d'inflation atteint par la Roumanie.

En juin dernier, la Commission des Changes avait fixé le cours officiel des devises à :

Franc suisse	104.451 lei
Dollar	450.187 lei
Livre sterling	1.812.242 lei

Ces cours, en continue ascension, ne pouvaient être fixés, à cette date, que d'une manière toute provisoire, et les Américains avaient déjà anticipé, puisque les envois qu'ils faisaient pour « venir en aide » à la Roumanie étaient payés à raison de 650.187 lei pour un dollar.

Quant à la circulation monétaire effective (déduction faite des comptes en banque et des titres de créances sur les caisses de l'Etat), elle se montait à la somme gigantesque de 47.000 milliards de lei.

Bien entendu, une pareille inflation ne pouvait qu'être l'indice d'un trouble économique des plus graves, dont les victimes étaient les salariés, et dont bénéficiait, au contraire, cette classe de spéculateurs et de trafiquants dont nous connaissons trop bien nous-mêmes la malaisance.

Peu de salariés étaient en mesure de payer des prix tels que 280.000 lei pour un kilo de pain ou 680.000 lei pour un kilo de viande.

En fait, malgré les augmentations répétées des salaires, celles-ci se trouvaient toujours distancées par la hausse des prix — nous connaissons ce processus et savons par expérience que, s'il existe un soi-disant « cycle infernal », ce ne sont pas les salariés qui le déterminent, mais bien les prix. Tant et si bien que les malheureux salariés roumains

mains, ainsi d'ailleurs que les classes à revenus modestes, ne disposaient plus que d'un pouvoir d'achat variant entre 18 et 25 % de celui de 1938.

Telles sont, en gros, les raisons qui ont déterminé le gouvernement roumain à tenter une stabilisation monétaire, combinée avec un plan de redressement de l'économie du pays.

Cette opération ne date que du 15 août dernier. Elle n'a pu encore produire tous ses effets et personne ne peut légitimement préjuger ni de sa complète réussite ni de son échec partiel ou total.

Cependant, ce que l'on peut d'ores et déjà reconnaître, à l'honneur de nos amis roumains, c'est à la fois la sagesse et la hardiesse des dispositions prises, qui, répétons-le, découlaient nettement de la situation que nous venons de décrire.

Voici donc l'essentiel des dispositions de la loi votée le 15 août 1947, par le Parlement roumain, et mises en application à cette même date :

Toutes les monnaies roumaines — billets de la Banque nationale, monnaie divisionnaire émise par le ministère des Finances, monnaies scripturales diverses — sont retirées de la circulation. Leurs détenteurs sont obligés de les présenter à l'échange. La nouvelle monnaie, qui a désormais cours légal, est déterminée comme suit :

— Un lei nouveau représente 20.000 lei anciens ;

— La nouvelle unité monétaire a une valeur en or, correspondant à 6 milligrammes 6, au titre de 9/10.

Au moment où il verse ses lei anciens, le détenteur de cette monnaie ne reçoit, en lei nouveaux, que la somme à laquelle lui donne droit la catégorie à laquelle il appartient. Ces catégories sont au nombre de trois :

Agriculteurs : chaque chef de famille peut toucher la contrepartie de 5 millions de lei anciens, soit 250 nouveaux ;

Producteurs et salariés : 3 millions de lei anciens, 150 lei nouveaux ;

Non producteurs : 1,5 million de lei anciens, 75 lei nouveaux.

Les entreprises occupant des salariés, à l'exception des entreprises commerciales, peuvent échanger la somme correspondant au chiffre des salaires versés par elles en juillet 1947.

Tous les lei en excédent restent bloqués jusqu'à nouvel ordre.



C'est donc par un acte d'autorité que le gouvernement roumain a résolu de remettre en ordre l'économie du pays, en rétablissant du même coup le niveau de vie des travailleurs.

Y aura-t-il pleinement réussi ?

A cela, il est encore trop tôt pour répondre ; la bataille se livre pour le moment, et ceux qui la conduisent ont choisi sans doute un moment favorable : la récolte de 1947, élément capital dans ce pays essentiellement agricole, est bonne ; la dépréciation catastrophique de la monnaie justifiait pleinement, aux yeux de la très grande majorité de la population, que fussent prises des mesures radicales. Ce sont là des facteurs de succès. Mais le plan est-il sans failles ? Les forces adverses peuvent-elles victorieusement contre-attaquer ? C'est ce que nous saurons dans quelques semaines ou quelques mois.

GASTON COHEN

★ SERVICE LIBRAIRIE ★

De Gaulle et les siens, par André Wurmser	157.50
Premier Combat, par Jean Moulin (Max)	150 »
Le Pain de la corruption, par Yves Farge	70 »
L'Homme communiste, par Aragon	120 »
Sainte Colline, par Gabriel Chevalier	180 »
Federico Garcia Lorca, par Louis Parrot	210 »
Aragon, par Claude Roy	120 »
Paul Eluard, par Louis Parrot	120 »
Héloïse et Abélard, par Roger Vailland	135 »
Je suis un aboulisque, de J.-P. Lacroix	120 »
Pucerrampion, de Andrée et Jean Viollis	130 »

★ SERVICE LIBRAIRIE ★

La Maison ne fait pas de crédit, par Clara Malraux	110 »
Mon Père m'a dit, par Elliott Roosevelt	140 »
L'Evasion, par Georges Cogniot	125 »
Les Fantômes armés, de Elsa Triolet	120 »
Les Jours et les Nuits de Stalingrad, de C. Simonov	100 »

AU SIEGE D'ACTION : 3, rue des Pyramides, Paris (1^{er}). Paiement par mandat-chèque, versement au C.C.P. 4195-47 ou envoi contre remboursement. Port pour un livre : 34 francs.

**GRAVES MENACES
SUR NOTRE
ENSEIGNEMENT
TECHNIQUE**

Depuis la Libération, l'enseignement technique est en butte à de multiples attaques : manœuvres et sabotages des éléments cléricaux pour garder en main l'apprentissage qui fut leur chose sous Vichy ; « incompréhension » — pour ne pas dire autre chose — du Gouvernement qui leur a trop souvent laissé le champ libre... Du Gouvernement qui a, tour à tour, interdit l'ouverture de nouveaux centres de formation professionnelle, distribué les bourses au compétentes, « organisé » le recrutement de telle sorte qu'en 1945, déjà, un professeur de dessin industriel devait s'occuper de 90 élèves et un professeur de français de 100 à 120 élèves, ruiné systématiquement les heureuses initiatives de la C.G.T., et, notamment, son projet de statut de l'apprentissage, laissé sans cesse bafouer la loi Astier, en abandonnant les apprentis au « bon » vouloir de patrons dont certains leur versent royalement 3 francs de l'heure...

Le 1^{er} octobre, 52 centres d'apprentissage n'ont pas rouvert leurs portes, tandis que 13 autres étaient sur le point de fermer. Au seul collège technique du Perreux, il n'y a eu que 180 places pour 240 inscrits (et encore les inscrits étaient-ils des privilégiés !). Certaines de nos industries sont totalement privées d'apprentis; ainsi, la verrerie, qui ne compte qu'une école en France. Et, pendant ce temps, l'enseignement technique « privé » groupe dans la Seine 37.000 élèves contre 46.000 à l'enseignement technique laïc !

Mais, point troublé le moins du monde par cette situation, le Gouvernement a décidé, sur avis de la fameuse COMMISSION DE LA GUILLOTINE, de supprimer 1 million sur 3 aux centres de formation professionnelle acceptée et d'en faire ainsi disparaître 50 %. (Dans ces conditions, 20.000 ouvriers seulement seront formés cette année, au lieu des 40.000 prévus par le plan Monnet.)

Jeudi dernier, il faisait porter la question de l'enseignement professionnel devant la COMMISSION CENTRALE D'ENQUÊTE SUR LE COUT ET LE RENDEMENT DES SERVICES PUBLICS. (Encore une trouvaille, cette Commission !)

Et, le 23 octobre, deux décisions étaient prises en haut lieu :

1^{er} Suppression de 3 millions destinés à la nourriture et à l'entretien des apprentis. (Mesure qui va entraîner l'arrêt pur et simple de l'apprentissage pour un grand nombre de jeunes gens.)

2^{me} Suppression de 4.500 emplois de personnel de direction, d'administration, d'enseignement et de service sur 14.820 (30 %).

Je rappelle, d'autre part, que le problème des salaires du personnel de l'enseignement technique est en suspens devant les pouvoirs publics depuis le mois de mai dernier. Et qu'un professeur technique adjoint, recruté par concours et après un stage dans une école normale d'apprentissage, ne gagne que 11.619 francs par mois à Paris. (Bien entendu, ce salaire se trouve diminué en province par l'abattement de zones allant jusqu'à 25 %.)

Après cela, M. Ramadier fera l'étonné si, dans quelques jours, le personnel de l'enseignement technique se met en grève !

Enfin, voilà les faits.

Sachez, encore que le Bureau national du Syndicat de l'enseignement technique vient de publier une énergique protestation et que, vendredi prochain, la Commission centrale d'enquête sur le coût et le rendement étudiera à nouveau cette question (entre parenthèses, essayez donc de vous faire une idée sur le coût et le rendement respectifs de l'enseignement professionnel et... de la guerre d'instruction, par exemple...) et jugez !

Évidemment, les cléricaux sont là, comme toujours, à la pointe du combat, et Georges Cogniot, rapporteur du budget de l'Education nationale, qui défendait pied à pied, au mois de juillet dernier, notre enseignement technique avec ses collègues communistes de la Commission des Finances (en l'absence des commissaires socialistes), pouvait dire des commissaires M.R.P. qu'ils faisaient preuve d'un « acharnement zoologique ». Effectivement, ces messieurs ont tout de la bête de proie !

Alors ? Alors, on ne comprend pas. On bien-lion comprend très bien M. Ramadier et ses collègues font à la fois le jeu de la réaction cléricale... et de l'imperialisme américain.

GUY LECLERC

la Page de nos Lecteurs

LETTER OUVERTE A SACHA GUITRY

L'auteur de cette « lettre ouverte » est M. Henry Meggle, déporté à Buchenwald pour faits de résistance, et dont Pierre Courtaud a présenté le témoignage, en 1945, dans un article d'action que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié, sous le titre : Le Système.

C'EST moi, Monsieur Guitry, qui vous ai dit « merde ».

Vous l'aviez entendu, en salle Pleyel, aussi clairement que vous pouvez le lire ici. Mais vous n'avez pas réagi.

Sans doute avez-vous craind d'en entendre les raisons devant « votre » public. Aussi, m'avez-vous invité à en discuter, tête à tête, dans votre loge.

Je vous croyais plus courageux, et je pensais que, loyalement, vous m'auriez accordé la parole que je demandais. Mais si vous vous croyez fort pour tenter la démonstration de votre innocence, vous êtes moins sûr de vous lorsqu'il s'agit d'en discuter publiquement.

Décidément, il semble que vous n'aimiez le public que pour le tromper, et n'acceptez de prendre qu'une responsabilité partielle de vos actes, de vos paroles ou de vos écrits.

Vous souvenez-vous du mois de janvier 1946 ? Vous faisiez circuler « sous le manteau » un papier que vous appeliez « ma défense ». Comme vous le dites vous-même : cette défense, il a bien fallu que quelqu'un se dévouât pour la prendre. Mais voilà, il n'y avait personne, et vous êtes devenu votre seul défenseur, votre seul partisan, votre seul adepte.

Alors, pourquoi, grands dieux ! avez-vous fait tant d'embarques lorsqu'un quotidien du matin décidait de la publier ?.. Les faits que vous y aviez n'auraient-ils pas été exacts ?...

Vous m'avez à l'époque téléphoné. Vous m'avez annoncé l'envoi d'une preuve définitive et incontestable. Je l'attends encore.

Si lundi soir vous m'aviez laissé la parole, voici ce qu'à peu près, monsieur, je vous eusse dit :

« Vous m'avez insulté et avec moi les quelques milliers de Français dont vous semblez encore ignorer la mort ; j'ai réagi sous l'insulte, et je m'en explique :

« Ayez avant tout s'il vous plaît la décence d'admettre qu'il y avait autre chose à faire qu'aller au théâtre ou en faire sous l'occupation — et je vous fais l'honneur de penser que vous ne me désavouerez pas. »

Et puis je vous aurais dit : « Avant Fresnes et Drancy que vous connus, il y eut Fresnes et Drancy première période, et beaucoup d'autres camps encore que vous n'avez pas connus, au temps où vous étiez reçu par Goering. » Et j'aurais ajouté : « De grâce, ne parlez pas de votre martyre ; le martyre des lendemains de cuites, ou celui du goinfre qui se plaint d'une indigestion lorsque le voisin crève de faim. » Et vous ne m'auriez pas contredit.

Je vous aurais dit encore : « Lorsque après maintes supplices vous avez accepté d'assez mauvaise grâce d'intercéder en faveur de Tristan Bernard, auprès de vos amis nazis, vous aviez oublié qu'il était marié et que sa femme était aussi arrêtée. L'oubli est pardonné et vous ne vous en êtes pas vanté. Seulement ne dites pas : « ...Lorsque je me suis offert en otage... »

Les idées et les livres

L'HISTOIRE DE LA DIPLOMATIE de V. POTIEMKINE

E III^e tome de l'Histoire de la diplomatie, publiée en U.R.S.S. sous la direction de Potiemkine, vient de paraître en traduction française (1).

Cette histoire comble une lacune incompréhensible. Il n'y avait pas, ni pour les spécialistes, ni pour le grand public, d'histoire générale de la diplomatie. Il n'existe que des ouvrages trop anciens, comme le Manuel de politique étrangère, de Bourgeois, ou fragmentaires, comme les travaux d'Ansel, ou de Jacques Chastenet. Depuis la libération, aucun paru, quelques livres de vulgarisation, comme Les Origines de la diplomatie, de Ragnar Numelin, ou La Diplomatie française, de M. Carlo Laroche. Mais ces deux petits livres, malgré leur intérêt, étaient limités dans le temps et dans l'espace.

L'Histoire de la diplomatie, de Potiemkine est, au contraire, un travail de grande envergure. C'est un travail collectif, du aux meilleurs savants et historiens de l'Union soviétique : I. Mintz, A. Pankratova, V. Potiemkine, N. Koltchakovitch, et E. Tarle.

Il a été d'ailleurs été sans doute

impossible à un seul homme de mener à bien une telle étude, qui commence avec la diplomatie des Assyriens, des Pharaons et des Hittites, pour se terminer avec la guerre de 1939.

Evidemment, le développement prend davantage d'ampleur au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'époque contemporaine. Le premier tome, qui allait des origines à la guerre de 1870, comptait 576 pages pour plusieurs dizaines de siècles, le tome deux, qui englobait la période 1870-1919, en avait 422 ; le troisième et dernier tome, consacré aux vingt ans de l'entre-deux-guerres, est un monument de plus de 900 pages.

C'est celui qui intéressera certainement le plus le grand public, que les événements des dix dernières années ont amené à s'intéresser à la politique internationale et à la diplomatie plus qu'il n'était coutume avant guerre. L'histoire de la diplomatie de l'entre-deux-guerres se divise assez nettement en trois étapes principales :

La première (1919-1923) est caractérisée par une intense activité

diplomatique des Alliés, tendant à renforcer le système né à Versailles, et à isoler l'Union soviétique, pour l'écraser ensuite par une intervention armée. Les documents diplomatiques cités complètent et confirment le livre passionnant de M.M. Sayers et A. Kahn, La grande conspiration contre la Russie, auquel j'aurai consacré une chronique dès sa parution.

La deuxième période (1923-1929) est marquée par l'aggravation des contradictions internes créées par le système de Versailles, et aussi par l'ébranlement progressif de ce système ; enfin, par l'évolution des pays capitalistes vers la reconnaissance diplomatique de l'Union soviétique. On n'avait pas pu abattre le « colosse russe » ; on était obligé bon gré mal gré, de constater qu'il existait, et de négocier avec lui.

La troisième étape (1929-1939) s'ouvre avec la crise économique mondiale ; elle est marquée par l'écroulement du système créé à Versailles. Les Etats agresseurs, Allemagne, Italie, Japon, préparent ouvertement la guerre, et passent

à l'attaque sur différents points du globe. Devant ces menaces, les démocraties, au lieu d'opposer un front uni, cherchent à localiser les conflits, c'est-à-dire qu'elles abandonnent, l'un après l'autre, les secteurs attaqués aux agresseurs. Enfin, elles cherchent, non à se défendre collectivement, mais à détourner l'orage vers l'Union soviétique. C'est le sens de la non-intervention en Espagne, de Munich, de la politique franco-britannique en 1939. Cette politique de concessions successives, loin de calmer les agresseurs, devait conduire inévitablement au conflit mondial.

Tels sont, brièvement résumés, les principaux points traités dans cette magistrale Histoire de la diplomatie. Ils sont avec méthode, objectivité, et aussi avec ce brio qui rend attrayantes les questions les plus épinières. Il ne m'était pas possible, dans le cadre limité de cet article, de rentrer dans une analyse plus détaillée.

JEAN BLANCHARD

(1) Librairie de Médias.

Je ne veux engager avec vous aucune polémique.

Croyez donc, Monsieur, que jamais je ne pourrai plus signer.

Votre serviteur,
Henri MEGGLE.

AMIS D'ACTION à Casablanca

NOUS amis de Casablanca, au cours de la kermesse « Espoir », ont tenu un stand de propagande qui a obtenu un très vif succès. Ils ont distribué des spécimens, vendu 200 séries de trois brochures des débats d'« action », 20 exemplaires de « La libération trahie », 20 de « Le marxisme est-il dépassé ? », 20 exemplaires de « Drôle de jeu » ; ils ont placé 200 journaux et collecté quatre abonnements d'un an. Bravo à nos amis de Casablanca !



Un nouveau groupement dans la région parisienne

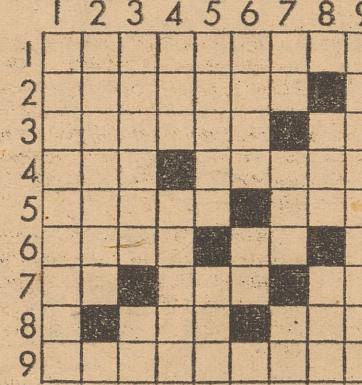
Une première réunion d'Amis d'« action » des classes dites moyennes a eu lieu le 16 octobre, au siège du journal, sous la présidence de M. Simon, commerçant.

Un petit groupe a déjà été constitué, qui se propose de travailler dans le milieu des artisans, commerçants, petits industriels et professions libérales, à la diffusion et au soutien d'« action ». Une nouvelle réunion sera prochainement annoncée.

MOTS CROISÉS

PAR ALAIN THIERRY

1 2 3 4 5 6 7 8 9



JOURNAL

Horizontalement : 1. Elles vont même jusqu'à prier les journaux. 2. C'est sur elle que l'on corrige le texte du journal. 3. Tel n'est pas en général le travail du journaliste : Possesseur. 4. On ne peut éviter leurs atteintes ; il ne comprend pas ce qu'il y a dans les journaux. 5. Reproduit dans le journal en indiquant l'auteur. 6. Quatre lettres de Toscane. 7. On le jette avec quatre compagnons. 8. Pronom personnel : Ses multiples et ses sous-multiples sont décevants ; Un inconnu chargé d'immenses méfaits. 9. Quand on y croise le fer, ça donne matière à écho pour un journal. Département.

Verticalement : 1. Il fait le journal. 2. Elle fait le journal. 3. Ils mènent, hélas ! maints journaux par le bout du nez ; Abréviation bien connue. 4. Anagramme d'une mesure de surface : Saut de côté. 5. Ville nord-africaine ; Elle a une gorge mais ne chante pas. 6. Anagramme d'un immense défaut pour une bouteille ; Jeu ou outil. 7. En vie ; Elle est tributaire des eaux ; Phonétiquement, broche de la mort. 8. Il n'a commercialement plus de sens ; Le français en est venu. 9. Reste en place.

SOLUTION DU PROBLEME DE MOTS CROISÉS « L'ESPRIT DE L'ESCALIER »

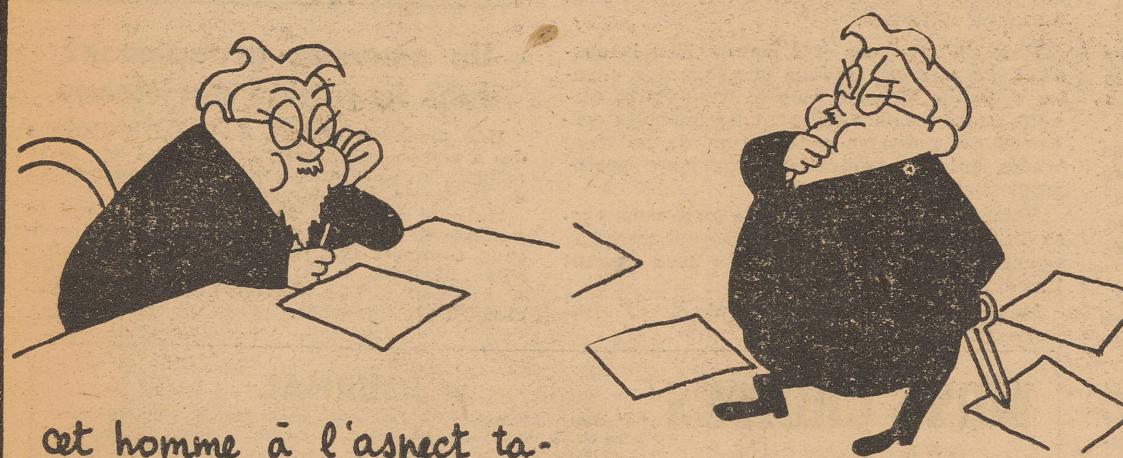
Horizontalement : 1. Escaliers. 2. Ski ; Art. 3. Ci ; Pie. 4. Col. 5. Lâché ; Loup. 6. Ali ; Tau. 7. Dé ; Les. 8. Ait ; Cor. 9. Ravaudage.

Verticalement : 1. Escalader. 2. Ski ; Ale. 3. Ci ; Ch. 4. Pie ; Lia. 5. Laid ; Têtu. 6. Ire ; Las. 7. Et ; Cou. 8. Sculpture.

action

HEBDOMADAIRE DE L'INDEPENDANCE FRANÇAISE

POPAUL ET LA QUADRATURE DU CERCLE



cet homme à l'aspect taciturne cherche-t-il à résoudre un problème de mots croisés ?



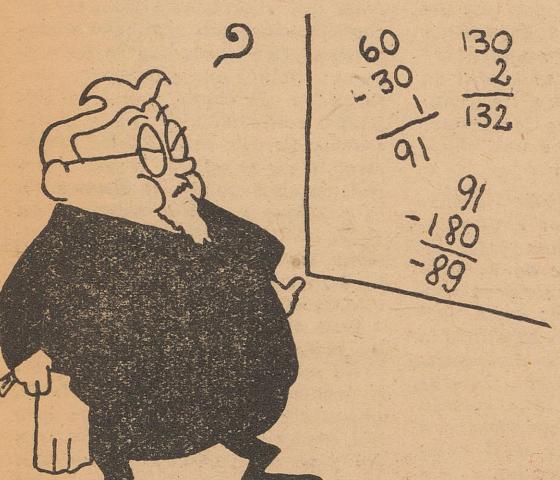
cet homme au front soucieux s'amuse-t-il, avec ses ciseaux, à des découpages ?



cet homme accablé, avec son pot de colle, essaie-t-il de recoller des morceaux ?



cet homme inquiet, avec son pendule, voudrait-il retrouver un trésor perdu ?



cet homme préoccupé, alignant les chiffres, fait-il de hautes mathématiques ?



cet homme, avec sa baguette de sorcier, recherche-t-il une source d'inspiration ?

QUI EST
CET HOMME?
QUE CHERCHE
-T-IL ?



cet homme s'appelle Popaul. Il est S.F.I.O. et il cherche simplement une majorité...

LIRE EN PAGE 6
**UNE CROISIÈRE
DU HASCHICH AU CAIRE**
RÉCIT DE J.-F. ROLLAND

CET HOMME EST DANGEREUX

(Conte traduit de l'américain)

STINKY Newmann sera puni. Nous ne voulons plus de « Stinky » Newmann chez nous. Car...

...Mais commençons par le commencement : Dès son plus jeune âge, dès sa naissance pourrait-on dire, « Stinky » Newmann avait manifesté les plus pernicieux instincts.

Sournoisement, il vint au monde avec des cheveux rouges.

A quatre ans, montrant de précoces dispositions pour le vice, il était couvert de taches de rousseur.

Vers sept ans et demi, au grand désespoir de son entourage, le petit hypocrite s'arrangea pour attraper la rougeole.

Plus tard, sous un fallacieux prétexte de timidité, il rougissait chaque fois qu'il rencontrait une jeune fille (nous insistons particulièrement sur ce détail qui prouvera, mieux que tout autre, l'abjection de cette âme ganguine).

Ainsi, protégé par nos lois libérales, tel le vibrion subtil dans une culture microbienne, grandissait « Stinky » Newmann. Notre démocratie réchauffait un serpent dans son sein...

Mais continuons.

La perversité de « Stinky » Newmann ne faisait que croître. Son audace aussi. Ne raconte-t-on pas qu'il réussit à passer ses examens à l'Université de Pennsylvania en rédigeant toutes ses copies avec de l'encre rouge ? Les touches de la machine à écrire se bloquent d'elles-mêmes plutôt que d'imprimer de pareilles horreurs...



Or « Stinky » Newmann est vivant.

Mieux que cela : *il est en liberté !*

Avec un cynisme innommable, il a épousé une rousse.

Le hors-d'œuvre qu'il préfère, c'est la salade de choux rouges.

Il dissimule dans son frigidaire trois bouteilles de vin rouge (français).

Il élève des poissons rouges dans l'aquarium de son salon.

Détail scabreux : d'un caractère emporté, « Stinky » Newmann voit rouge pour un oui et pour un non.

Faut-il encore d'autres preuves ? Celles-ci suffisent : elles démontrent péremptoirement que « Stinky » Newmann, personnage d'une immoralité flagrante, est un communiste.



« Stinky » Newmann (une enquête le révéla) possédait aussi, dans son armoire, une cravate rouge. Il tombait donc sous le coup des lois fédérales. La commission des « Activités anti-américaines » s'occupa activement de « Stinky » Newmann. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Le pays respira et put enfin songer à l'aide qu'il entendait apporter à l'Europe agonisante.

S O R O